

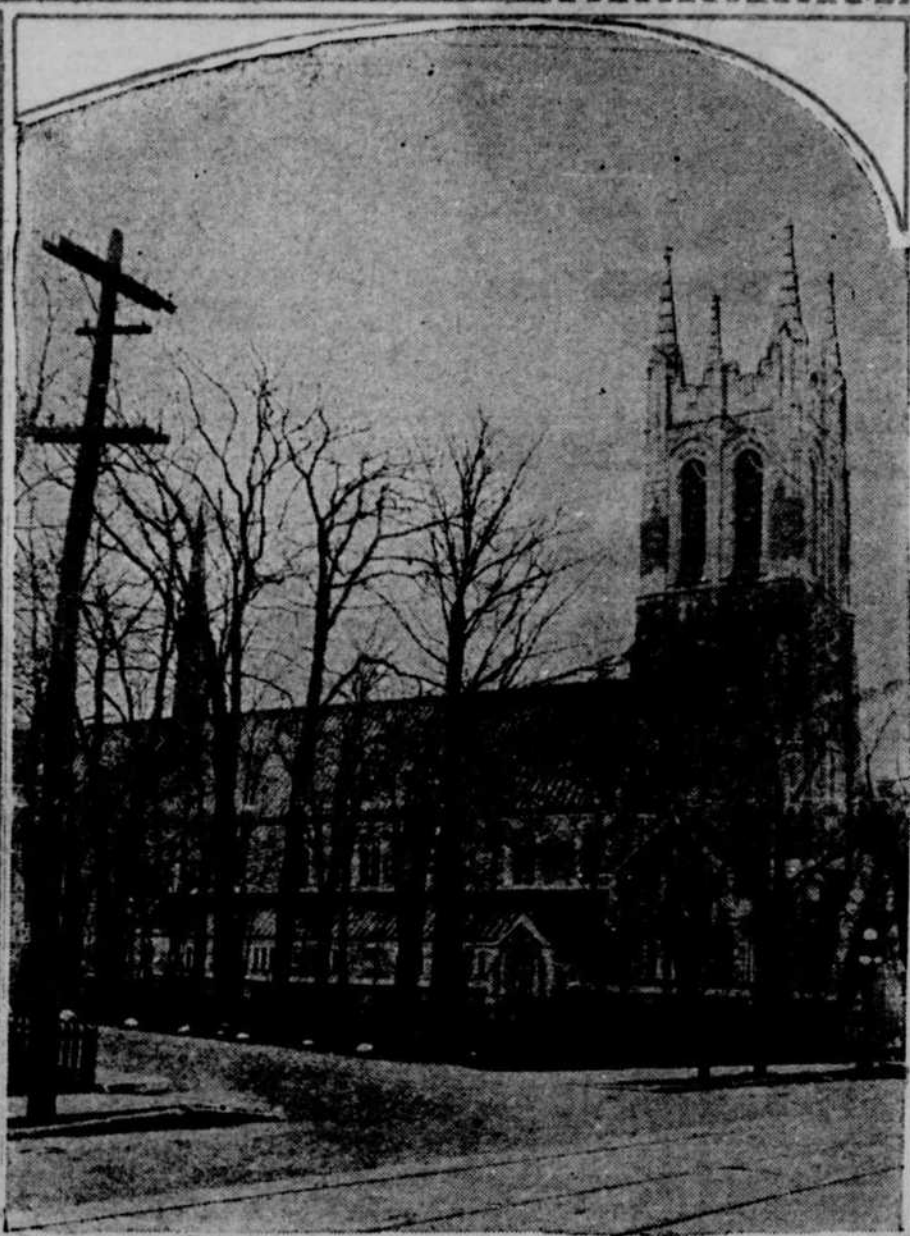
Saint-Dominique

PAROISSE
fondée
en

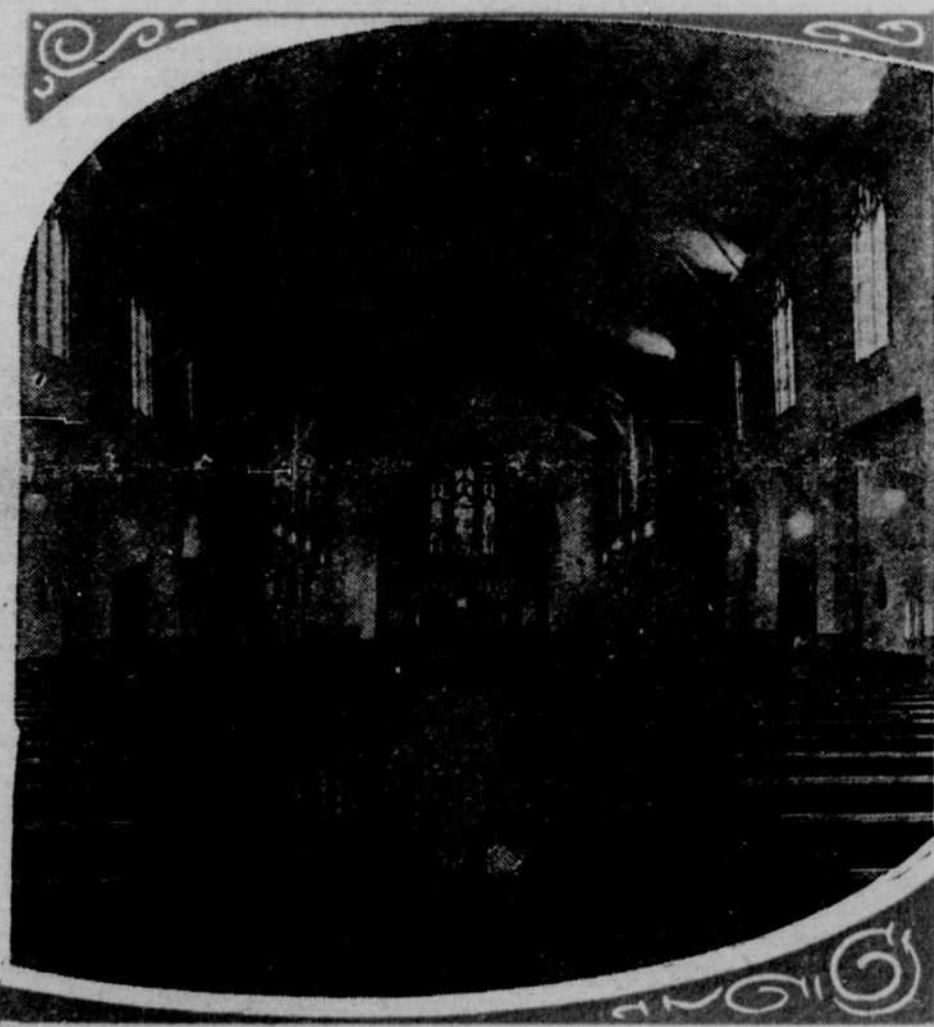
1925

et
confiée
aux

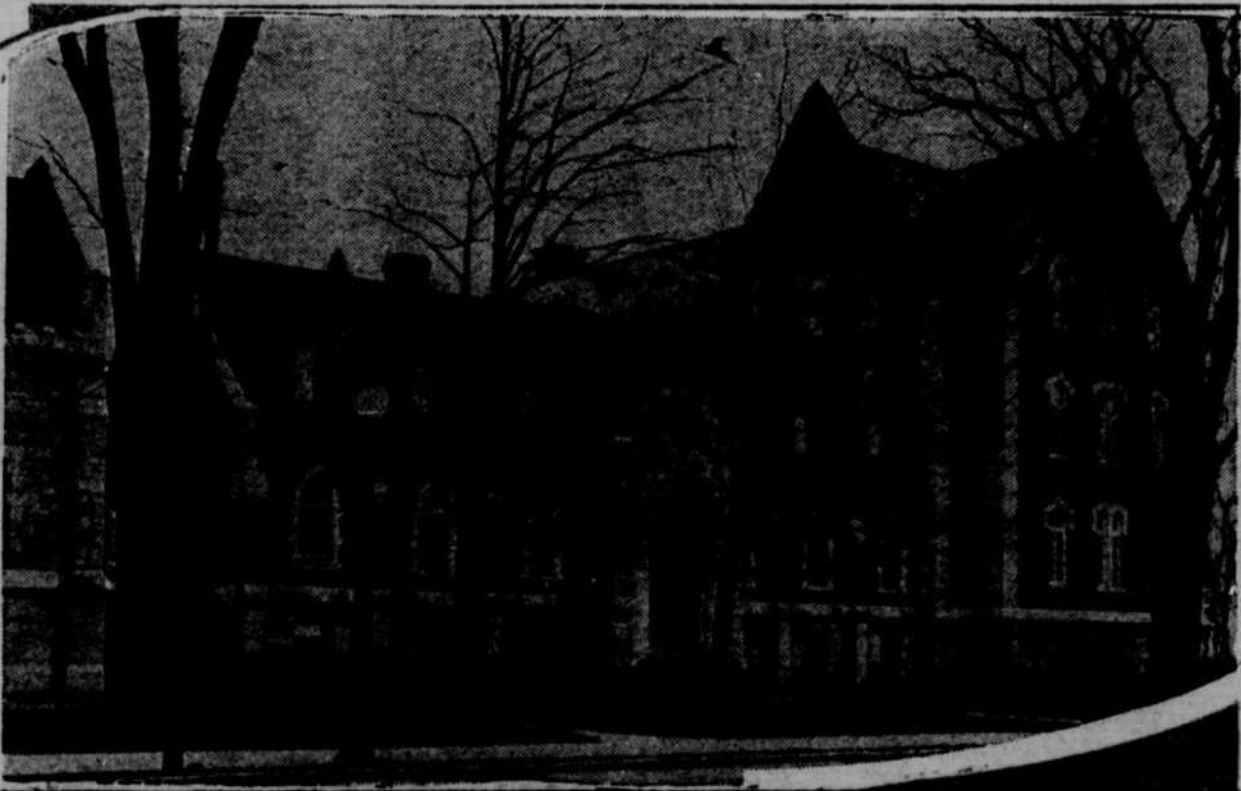
DOMINICAINS



EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE



LE PRESBYTÈRE ET LE MONASTÈRE DES DOMINICAINS

A PRES une brève interruption de notre promenade à travers les paroisses de la cité de Québec, nous reprenons aujourd'hui, cette visite. Et nous vous présentons aujourd'hui la paroisse Saint-Dominique, en démembrement de la paroisse Notre-Dame-du-Chemin.

Cette paroisse, qui compte aujourd'hui, une population de 3,600 âmes, soit 740 familles, fut fondée le 2 février 1925, par Son Em. le cardinal Bégin. La paroisse Saint-Dominique a été confiée à perpétuité aux Pères Dominicains par l'autorité diocésaine de Québec. Un contrat a été passé, à cet effet, entre l'Archevêque de Québec et les Pères Dominicains, contrat qui a été ratifié par le Souverain Pontife. Les Pères Dominicains se sont engagés à desservir à perpétuité tous les fidèles résidant du territoire délimité par l'Archevêque de Québec. En prenant charge de la nouvelle paroisse, les Pères Dominicains ont mis au service de leurs paroissiens toute leur organisation.

La chapelle des Pères Dominicains servit, au début, d'église paroissiale. La question de la construction d'une église ne tarda pas cependant à se poser, le nombre grandissant des paroissiens ayant rendu insuffisante la chapelle du monastère dominicain. Le Comité paroissial, après entente avec le curé de Saint-Dominique, le Rév. Père Henri Martin, O.P., (le Père Martin est encore curé à Saint-Dominique), et après entente avec les paroissiens, au cours d'une assemblée générale, constitua un sous-comité, dit de construction, dans le but de recueillir les fonds nécessaires à cette entreprise.

Le Comité paroissial de Saint-Dominique était composé des personnes suivantes : l'hon. L.-G. Belley, MM. Louis Morency, John Perkins, Dr Devarennes, F.-J. Côté, H.-D. Barry, Thomas Maher et Ernest Dussault.

L'église Saint-Dominique fut donc construite. La cérémonie de la pose et de la bénédiction de la

(Suite à la page 11)

Deux patrons DES JEUNES

La Page des Enfants



Ils sont deux que nous fêtons en ce mois de novembre, le 13, saint Stanislas Kostka, le 26, saint Jean Berchmans.

Deux garçons que la nature avait faits aussi différents que possible. Stanislas, le petit Polonais, fils de grand seigneur, était une nature expansive, prime-sautière, ardente et aventureuse.

Jean Berchmans, le petit Flamand, issu d'une famille pauvre et sans influence sur terre, était un méthodique, naturellement ami de la discipline, de la règle, étudiant longtemps les décisions à prendre et s'y tenant avec tenacité.

Et la grâce de Dieu a produit dans ces deux natures différentes des fruits identiques.

Chez l'un et chez l'autre une piété angélique, l'amour de la prière, l'amour de Jésus au saint Sacrement, l'amour de Marie.

Mais n'est-il pas intéressant de constater comme la grâce n'anéantit pas la nature.

Stanislas est élevé en extase, cause avec Marie, reçoit la communion des anges, est obligé de courir au jardin pour rafraîchir sa poitrine brûlante d'amour dans la méditation, s'échauffe et devient tout enflammé quand il parle de sa mère du ciel, Marie.

Berchmans, lui, ne marche pas par ces voies extraordinaires. Il est la Règle faite homme, vivante; il s'en va sur la route d'un pas égal, mesuré, aussi étranger aux grandes aventures qu'aux impulsions violentes.

L'un et l'autre traversent à pied l'Europe pour suivre l'attrait divin qui les porte vers la Compagnie de Jésus.

Mais Stanislas déserte. Il quitte son frère en cachette. Il revêt les habits d'un mendiant. Il a des aventures, soit que les anges viennent lui apporter l'hostie dont il a faim, soit que saint Pierre Canisius l'emploie comme domestique dans un collège.

Et Berchmans s'en va comme un pèlerin tranquille. On n'a rien à raconter sur lui, sinon que sa modestie et sa régularité et sa piété ne souffrent pas d'un si long voyage. Lequel des deux est le plus admirable.

Question qui sera peut-être résolue au ciel.

Tous les deux sont saints, tous les deux sont les patrons des jeunes.

Tous les deux, en effet, sont morts dans la fleur de l'âge, mais portant déjà toute une moisson d'héroïques vertus.

N'est-ce pas que, si nous ne sommes pas saints, cela ne peut dépendre de notre nature, de notre tempérament?

Il n'y a pas des tempéraments de saints et des tempéraments de damnés. Dieu peut faire des enfants d'Abraham avec les pierres du chemin.

Mais il y a des hommes, jeunes et vieux, qui veulent et d'autres qui ne

Proverbes

IL N'Y A POINT DE REGLE SANS EXCEPTION.—Il se présente toujours des cas particuliers auxquels les règles ordinaires ne s'appliquent pas. Par exemple, l'Eglise ordonne d'assister à la messe à certains jours; mais il faut excepter les cas de maladie, etc. Loin de porter à l'ordre général, ces exceptions y rentrent: car elles sont exigées par des lois supérieures à celles qu'elles paraissent enfreindre.

IL N'Y A QUE LE PREMIER PAS QUI COUTE.— Dans bien des affaires, et surtout dans les mauvaises, le plus difficile est de commencer. C'est ainsi qu'une première faute en amène vite une seconde et entraîne facilement, d'une étape à l'autre, jusqu'aux extrémités du mal. Par contre, il suffit souvent d'une résolution généreuse, d'un premier sacrifice accepté sans esprit de retour, pour entrer dans une voie meilleure et y persévérer. Bref, le mal a sa logique de même que le bien.

IL VAUT MIEUX PERDRE UN BON MOT QU'UN BON AMI.— On risque parfois, par un bon mot, de piquer au vif un ami et de s'aliéner par là son esprit. Quelle sottise de perdre ainsi ce que l'on possède de meilleur pour une vaine satisfaction d'amour propre! Qui ne ménage ou ne sait supporter ses amis mérite de les perdre.

MIEUX VAUT TENIR QUE COURIR.— Mieux vaut posséder un avantage moindre qu'en poursuivre un plus considérable, mais qui peut-être nous échapperait.

JAMAIS BEAU PARLER N'ECORCHERA LA LANGUE.— Il est toujours bon de parler honnêtement et, autant que possible, correctement. On n'en est que mieux compris et écouté. Quel cas fera-t-on de vos paroles, si vous n'en faites aucun cas vous-mêmes?

(Extrait du "Dictionnaire" de Mgr E. BLANC.)

veulent pas répondre aux inspirations de la grâce.

Ne soyons pas de ceux qui ne veulent pas.

Puissent saint Stanislas et saint Jean Berchmans trouver des imitateurs nombreux dans les rangs de notre belle jeunesse.

(B. P.)



La montre et la conscience

Un jeune athée, rencontrant l'abbé Desgranges, le célèbre conférencier, lui dit:

— Moi, Monsieur l'abbé, je sais me passer de Dieu dans la vie. Je règle ma conduite sur ma conscience, comme je règle ma journée sur ma montre. Cela me suffit.

L'abbé Desgranges répondit:

— Dites-moi, Monsieur, votre montre, sur quoi la réglez-vous?

— Je la règle, Monsieur l'abbé, sur le soleil.

— Fort bien, Monsieur! Sans le soleil votre montre ne saurait être réglée et toutes les montres du monde battraient la breloque... Or, Dieu, est le soleil de la conscience. Sans Dieu, toutes les consciences du monde battraient la breloque, et votre conscience, comme votre montre, ne saurait être réglée.

Le jeune homme sourit un instant, puis tendant la main à l'abbé Desgranges:

— Monsieur l'abbé, vous avez peut-être raison.

Correspondance

PETIT COEUR. — Il m'est toujours très agréable de recevoir des nouvelles de mon cher PETIT COEUR. Alors, vous avez trouvé cela dur de vous faire à la vie du pensionnat? Heureusement vous êtes acclimatée maintenant, et l'espérance que vous n'en souffrez plus actuellement, j'ai fait votre message à VIOLETTE-JOLY, Affectueux bonjours, de votre part, à PETITE MESANGE, PETITE BARQUE, MYRTO et VIOLETTE-JOLY. La pensée de GRANDE AMIE rejoint PETIT COEUR dans sa cage temporaire, pour l'assurer toujours de sa meilleure affection.

SOLEIL DE GAÏETE. — Entrez jolii soleil. Vous apportez la joie, et je vous accueille encore avec plaisir au Royaume. Merci de vos bonnes paroles, ma petite amie. Vous écrivez bien pour un enfant de 11 ans, et je vous encourage à continuer de travailler avec ardeur. Vous verrez comme vous avancerez vite dans ces conditions. Je demande à KIOUKIOU MAY ANN ou MASKOUTAINE si l'une d'entre elles ne consentirait pas à correspondre avec vous? Qu'elle veuille bien me faire parvenir leur lettre avec un timbre et je l'adresserai sans retard. Vos amitiés à FEE MYSTERIEUSE, ABELTIENNE et PETIT COEUR. Un beau bonjour à OLIVE et YVETTE (désormais JULIETTE). Pour vous, mon meilleur souvenir.

MYRTO. — Mais oui, MYRTO, vous êtes toujours une fleur de mon parterre, et je ne voudrais pas vous perdre pour beaucoup. Vous êtes si gentille! Je dis à FLEUR DE MAI que vous seriez prête à répondre à la lettre qu'elle voudrait bien vous adresser. De plus, vous aimeriez beaucoup correspondre avec une jéciste de la Page, de votre âge environ, je suppose? (13 ans). Oui, ma nièce dont vous me parlez habite la même ville que vous. Vous ne m'avez pas dit sur quelle rue vous résidez. Ne serait-il pas préférable de compléter votre adresse? Votre cordial bonjour à PETIT COEUR, PETITE BARQUE, MEDAILLE D'OR et FLEUR DE MAI. Mille affections.

BRISE DES NUITS. — Bonjour ma sympathique et toujours chère petite nièce. Je vous ai lue avec intérêt. Avec votre maman, je vous dirai cependant: ne vous fatiguez pas à lire de façon excessive. Il faut savoir défendre son esprit et faire de l'exercice physique régulièrement. C'est si bon pour la santé. Je fais vos amitiés à votre chère LILLY et demande à TOUBILLON si elle veut bien correspondre avec vous. Vos saluts à CAMPAGNARDE, BEVEUSE, JEANNINE DES L. et COMTESSE VANDAL. Une affectueuse pensée.

MONT-JOLIENNE. — Bonjour petite amie. Je vous ai lue avec plaisir, et vous remercie pour le joli dessin que vous m'avez fait parvenir. Ainsi vous trouvez le temps de cultiver les arts, malgré de sérieuses études. Je vous en félicite. J'ai fait votre message, et m'empresse de présenter vos amitiés à tous ceux qui fréquentent notre Page, particulièrement à FEE MYSTERIEUSE, HOHEMIENNE AUX YEUX NOIRS et REINE GASPESIEENNE. Mille choses affectueuses.

ABEILLE. — Mais non, vous ne m'importez pas, gentille ABEILLE. Je vous trouve bien aimable de venir me faire une petite visite, car je n'ignore pas qu'il y a beaucoup d'activités dans votre ruche et qu'en étant la reine, il vous faut voir au bien-être de toutes vos intéressantes petites abeilles. Votre musée scolaire doit être très agréable à visiter. Que ne suis-je petit oiseau? Ici, la santé est assez bonne. Nous avons un automne très doux dont nous goûtons encore toute la poésie. Oui, j'ai déjà eu le plaisir de connaître votre charmante amie. Je suis très heureuse qu'elle soit venue à Québec pour suivre les cours d'action catholique. Elle vous dira, elle-même, combien ces expériences sont captivantes et instructives. Mes amitiés à toute votre famille. Croyez à ma meilleure affection.

LULU JECISTE. — Ne vous excusez pas, ma chère petite nièce. Je comprends si bien les excellentes raisons qui ont motivé votre absence. J'espère que ces vilains rhinismes vous ont complètement quittée et que la nouvelle année scolaire vous sera étonnante. J'ai fait votre message. Alors, puisque vous aimez tant le palin, petite LULU, je vous souhaite beaucoup de succès de neige, mais vous défend bien de vous écraser sur la glace... Un bon haiser.

JEANNETTE. — Je suis trop heureuse que mes pauvres paroles vous aient fait tant de plaisir, ma chère nièce. Je voudrais toujours pouvoir trouver les mots qui sont un baume pour le cœur, car souvent ce dernier souffre plus que le corps lui-même. Vous avez bien compris, cependant, que Dieu seul peut consoler divinement, c'est-à-dire totalement. Il se sert parfois d'humiliantes épreuves pour atténuer le choc de certaines bontés demeure, inaltérable, par delà le temps et l'espace. J'ai fait votre message à OLIVE. Je vous remercie pour l'article que vous m'avez adressé. Me serait-il permis, toutefois, de vous demander à l'avenir de traiter de sujets moins personnels, et qui soient, par le fait même, d'intérêt plus général. C'est ce qu'on demande habituellement pour les Pages, où l'on autorise la collaboration extérieure. Un beau bonjour, à ma petite JEANNETTE, et ma plus affectueuse pensée.

MARILIE. — Il me fait grand plaisir de vous accueillir au Royaume, ma nouvelle petite nièce. Je vous remercie pour vos paroles si pleines de bienveillance et de sympathie. Venez donc, en toute confiance, vous distraire et vous intéresser parmi vos charmantes petites cousines. Mais oui, je trouve bien gentil votre pseudonyme. Dites à AURORA PRINTANIERE qu'elle forme de bons sujets, et que, par vous, je puis juger de ses aptitudes réelles dans la carrière de l'enseignement. Vous la saluerez bien de ma part. N'est-ce pas? Croyez, chère petite amie, à tout l'intérêt affectueux que je vous porte.

GRANDE AMIE.

Le maître. — Avec quoi construit-on un maison?

Le fils de l'entrepreneur. — Moi je sais, m'sieu! Avec des briques, du mortier, du bois, du plâtre et une hypothèque...

Les pas dans la neige

(légende)

En ce temps-là, le bon roi Wenceslas Très souvent parcourait ses Etats Pour y soulager la misère.

Il allait de chaumière en chaumière, Faisant avec prodigalité La charité.

Or, pour cette visite, Un page toujours venait à sa suite Portant vêtements doux et mets choisis.

Un matin donc les voici Partis malgré la neige tombante.

Ils s'avancent dans la tourmente, Mais bientôt le ciel est tout couvert Du manteau blanc que vêt l'hiver.

Et le page, n'en pouvant mais dans la tempête, Sanglote en baissant la tête...

— Ca, tu n'avances plus? Qu'as-tu? lui dit le roi.

— Sire, répond l'enfant, de grâce, excusez-moi, Ce n'est point de ma faute,

Mais la couche de neige est tant haute Qu'il m'est impossible, en vérité, De suivre Votre Majesté...

— Eh bien! reprend le roi dont le cœur s'apitoie, Suis désormais la voie

Que mes pas plus petits Vont faire dans l'épais tapis...

Et, les pas dans les pas de son maître, Le page aussitôt de se mettre A suivre les traces du roi...

Chrétien, ainsi le dit la foi, Dieu vraiment est trop grand pour toi, Et le suivre serait pénible à ta faiblesse,

Mais il veille sur toi sans cesse Ici-bas...

A ta marche pesante il mesure ses pas. Suis-le, c'est lui-même qui t'invite A venir après lui... fais-le vite.

Ainsi, facilement tu parviendras, Tes pas dans ses pas, Après un très heureux voyage, Au bout de ton terrestre et long pèlerinage.

ALPHONSE BOURGOIN



Jeannette revient du marché, elle trouve bien lourd son panier.

Jeannette monte à califourchons sur l'animal Et huo! Martin...

Elle aperçoit un âne L'idée lui vient aussitôt de s'en servir comme monture

Martin ne l'entend pas de cette oreille: d'une ruade, il envoie rouler à terre la fillette et son panier.

Elle s'approche du baudet, le caresse et lui demande de la porter jusqu'à chez elle Sans attendre la réponse,

Et part au galop, pendant que Jeannette, à plat ventre dans l'herbe, se désole de n'être pas encore un bon cavalier.

© 1938 P. B. G.

Voyage

À LA

Lune

Ly a vraiment lieu de se demander si toutes les prévisions, même les plus fantastiques, de Jules Verne ne sont pas appelées à être réalisées; et les décades successives qui s'additionnent depuis la mort de cet étonnant romancier, loin de le faire oublier, d'effacer le mérite de ses prévisions, de les laisser en arrière par rapport à la marche foudroyante du progrès, semblent au contraire nous révéler plus clairement de jour en jour que ses géniales conceptions n'étaient pas en avance de trente ou quarante ans sur son époque, mais plutôt d'un siècle sinon de deux !

Avec une précision qui tient du prestige, il avait prévu l'automobile, le sous-marin, le dirigeable et autres anticipations aujourd'hui parfaitement réalisées.

Mais son voyage à la lune, cet autre au centre de la terre, semblaient devoir rester toujours d'une catégorie à part, celle de la pure utopie.

Eh bien, rappelez-vous cette maxime: "L'utopie n'est parfois qu'une vérité anticipée"; nous en aurons peut-être une preuve de plus à bref délai.

En ce moment en un point du globe éloigné de toute civilisation, un homme secondé par une petite équipe d'assistants dévoués prépare avec la confiance la plus entière le premier voyage vers notre satellite.

Si ce projet émanait d'un cerveau inconnu, il soulèverait très certainement un immense éclat de rire. Mais il est loin d'en être ainsi; celui qui affirme sans hésiter qu'il compte prochainement prendre le plus prodigieux des départs n'est autre que Robert Goddard, professeur à la Clark Université, aux Etats-Unis, l'un des savants les plus réputés et les plus respectés d'Amérique.

En bordure du désert, dans le Nouveau Mexique, il a construit un laboratoire grâce auquel il peut actuellement se livrer à des expériences progressives et suivies, sur des fusées perfectionnées avec lesquelles il se dit sûr d'atteindre une vitesse de près de 1,400 milles à l'heure.

Une semblable mise au point nécessite des essais innombrables, des observations et des calculs fort longs, mais qui constituent la base scientifique de la plus grande aventure qu'un être humain ait jamais tentée.

Le professeur Goddard se livre en ce moment à une étude approfondie de la stratosphère, cette sorte de "couche" qui entoure notre globe et que tout projectile est obligé de traverser avant de continuer son périlleux voyage au sein de l'espace interplanétaire.

Sans se lasser, il perfectionne ses fusées, les lance verticalement vers le ciel, et lorsqu'elles retombent, freinées dans leur descente par le parachute dont elles sont pourvues, leurs "instruments de bord" révèlent des secrets nouveaux arrachés à des altitudes plus grandes.

Le véhicule susceptible d'accomplir la fantastique traversée sera faite d'aluminium; il sera de très grandes dimensions, car non seulement il devra emporter d'énormes réserves d'oxygène pour que les passagers puissent respirer en cours de route (et également une fois arrivés à destination), mais il devra encore emporter des quantités de pétrole destiné à alimenter les fusées motrices.

Il sera muni d'un énorme gyroscope capable de stabiliser la position du vaisseau interplanétaire, qui, autrement, risquerait de se trouver livré à des mouvements de rotation en tous sens, infiniment désagréables pour les voyageurs.

Le navire "trans-éthérien" emportera également un poste émetteur de T. S. F. de très grande puissance, destiné à "essayer" de garder la communication avec la mère-planète, bien que le problème soit d'une très aléatoire en raison des énormes perturbations électriques qui règnent dans l'espace.

Chose curieuse, et bien caractéristique de l'esprit aventureux des humains, le professeur Goddard est assuré que, sitôt son obus prêt à partir, des centaines de volontaires se disputeront le périlleux honneur de l'accompagner. Et le mot "périlleux" est bien faible puisque les chances de retour sont très exactement inexistantes, et que ces explorateurs sans précédent sont, à coup sûr, condamnés à périr à bref délai d'inanition, si ce n'est d'asphyxie, sur

Roman historique

par Walter Scott

IVANHOE



No 165. — LE NATUREL DE WAMBA.

Le vieux prieur resta longtemps près de la porte du couvent suivant les voyageurs des yeux : — Je regrette d'avoir donné Malkin à un guerrier aussi vif. Et pourtant, quand il s'agit d'une affaire qui regarde notre vieille Angleterre, rien n'est trop bon. Il faut espérer que le jeune homme donnera un beau cadeau à notre pauvre couvent pour l'emprunt du cheval ! — Et dans ses agréables pensées il entra dans le couvent pour joindre ses frères.

— Entretiens, le chevalier noir et Wamba parcouraient la forêt. Le bouffon s'était procuré un sabre aigu en remplacement de son sabre en bois qu'il portait ordinairement, ainsi qu'un bouclier en cuir. Sous l'attaque de Torquilstone il s'était servi de ces deux armes avec une intelligence bien plus grande qu'on ne puisse l'attendre.

La maladie de Wamba consistait surtout en ce qu'il lui était impossible de maintenir une assez longue série d'idées ou simplement de se tenir tranquille quelques minutes. Mais il maîtrisait bien des problèmes qui ne dureraient que quelques moments.

Tout en chevauchant, il ne pouvait se tenir tranquille sur le cheval : tantôt il s'assit en arrière, tantôt il prit place sur le cou du cheval tout en faisant les plus terribles grimaces et tantôt tours de singe qu'à la fin le cheval en eut assez et par un coup l'envoya la tête la première sur le gazon, ce qui amusa grandement le chevalier noir.



une planète glacée et dépourvue d'atmosphère.

Et si nous ajoutons à cela que l'éther est sillonné d'astéroïdes qui se déplacent à des dizaines de milles par seconde, et dont certains sont à une température de quelques milliers de degrés on se rendra compte de ce qui se passerait si la fusée passait à proximité de l'un d'eux.

Les passagers devront être revêtus d'une véritable armure métallique, à titre de protection contre les rayons ultra-violet qui, en dehors de notre at-

mosphère, ne seraient plus tamisés et atténués, et par conséquent très dangereux.

Tout bien pesé, on pourrait en conclure que l'idée d'une pareille expédition atteint le summum de l'audace et de l'ambition irraisonnée. Pas du tout; on pouvait lire récemment dans un journal fort sérieux que le même problème est actuellement étudié par des savants allemands qui songent tout d'abord à coloniser la Lune, ensuite à en faire ultérieurement un terrain de départ vers d'autres planètes ! J'avoue que l'on serait tenté de sou-

No 164. — INQUIETUDE.

Au cours de la journée Ivanhoë voulut parler avec le prieur. Le vieux homme apparut vite et s'informa avec inquiétude de la santé du chevalier.

— Je me trouve beaucoup mieux que je n'aurais pu l'espérer, répondit Ivanhoë. — Le baume dont on s'est servi pour guérir mes blessures a eu un effet excellent. Mais je suis inquiet. Je dois partir aujourd'hui même !

— Pourquoi donc ? demanda le prieur.

— Ne connaissez-vous pas ce pressentiment d'un danger qui s'approche, dit Ivanhoë. — Vous savez aussi bien que moi que les chevaliers normands sont détestés par les anglo-saxons. Je crains que l'affaire tourne mal pour mon ami. Voulez-vous me prêter un cheval de manière que je puisse vite arriver à Coningsburgh ?

— Avec plaisir, répondit l'aimable prieur. — Vous aurez mon haquenée, Malkin. Pourvu qu'il puisse porter votre armure lourde.

— Gurth peut l'emporter, répondit Ivanhoë et il s'en alla pour faire les derniers préparatifs du départ.

Lorsqu'il était à cheval ainsi que Gurth, le prieur s'écria : — Ayez soin de Malkin !

Mais Ivanhoë était trop pressé pour prêter l'oreille aux conseils du prieur.



No 166. — EN TEMPS DE GUERRE.

Quand Wamba se trouva de nouveau à cheval, le chevalier noir lui conseilla de rester un peu plus tranquille ce que le bouffon trouva raisonnable. Ils remédièrent à la monotonie du voyage en chantant des chansons alternées.

— Pourvu que nous rencontrions des outlaws, dit Wamba. —

— Peu importe, répondit le chevalier, ils sont nos amis !

— C'est vrai, mais il s'agit de quand on les rencontre.

— Explique-moi mieux !

— Voyez-vous ! Quand ils ont commis un coup rude, alors ils doivent trouver un moyen pour reconcilier le bon Dieu. Alors ils acceptent de prendre part dans une affaire comme celle d'attaquer Torquilstone. Quand ce travail généreux est terminé, ils se sentent exempts de péchés ayant expié leur mauvaise action avec une bonne, et se trouvent alors prêts à d'autres friponneries. Que Dieu protège ceux qui les rencontrent dans cet état ! Et pourtant, ils ne sont pas les plus mauvais que nous pouvons rencontrer.

— Qui donc alors, demanda le chevalier.

— Les bandits de Philip Malvoisin, répondit Wamba. — Aujourd'hui pendant la guerre civile, ils ravagent plus que les loups. Que ferons-nous si nous rencontrons quelques-uns d'eux ?

— Les clouer à terre avec ma lance, répondit le chevalier tranquillement.

— Et si nous en rencontrons quatre ?

— Ils auront le même sort !

— Et six alors. Ne sifflerez-vous pas dans le cor de Locksley pour appeler du secours ?



rire, mais tant de choses considérées comme impossibles ont été réalisées depuis cent ans qu'il ne faut absolument jurer de rien; et, somme toute, il est infiniment préférable de voir le génie des savants tourné vers des inventions de ce genre, si insensées qu'elles puissent paraître, que vers la création d'engins de guerre, incomparablement plus dangereux que toutes les fusées interplanétaires susceptibles d'être créées.

LA Préhistoire

VI—L'HOMME TERTIAIRE



84. — LE PITHECANTHROPE (II)

Cependant, par les études qui présidèrent à sa reconstitution, par les commentaires passionnés qu'il suscita, le Pithecanthropus erectus est resté le type représentatif de la race humaine tertiaire. Mais il n'y a là, répétons-le, qu'une supposition toute gratuite qui n'est étayée par aucune preuve.

Il est vrai que les conditions climatiques de la Terre à l'époque tertiaire n'étaient nullement contraires à l'existence de l'homme. Il est vrai encore que les recherches préhistoriques n'ont jusqu'à présent porté que sur une surface très restreinte du globe. Il est vrai aussi que l'incertitude des documents et le bouleversement des terrains rendent mal aisées les discussions sur ce sujet.

Alors, toutefois que nous avons en mains de multiples traces de l'homme quaternaire, nous ne possédons de l'homme tertiaire que de très vagues vestiges, que l'on ne saurait considérer que comme des indications soumises aux plus expresses réserves.

Rien en l'état actuel de la science paléontologique n'autorise à conclure à son existence. Sur ce point, le mot de Broca est toujours vrai: "L'Homme Tertiaire n'est encore que sur le seuil de la Science."

VIII—L'HOMME QUATERNAIRE



85. — LES DEUX AGES DE L'HUMANITE.

De nombreuses classifications ont été proposées pour situer les étapes de nos ancêtres dans la préhistoire. La question est extrêmement complexe. Il n'est pas douteux, d'une part, que des races diverses se greffèrent sur les deux principales que nous connaissons: celle de Caunstadt et celle de Cro-Magnon; d'autre part, que les progrès accomplis par l'humanité ne furent pas simultanés. Assigner non pas même des dates, mais des époques à telle ou telle découverte est bien aventureux. L'Homme du Midi fut probablement plus précoce que l'Homme du Nord. L'Homme d'Amérique avait d'autres besoins et, partant, s'appliquait à d'autres recherches que l'Homme d'Europe. Sans suivre les savants dans leurs multiples déductions, nous adopterons donc ici, plus simplement, la division classique de l'humanité primitive en deux âges: l'Age de la Pierre et l'Age des métaux.

L'Age de la Pierre comprend trois époques: —L'Époque des animaux d'espèces éteintes (ou Époque de Renne). —L'Époque des animaux contemporains asservis (ou Époque de la pierre polie). —L'Age des métaux en comprend deux: —L'Époque du Bronze. —L'Époque du Fer.

Production de la maison G. MAZO, 33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papiers transparent pour projections lumineuses.

LA BARBE DU BOUC

Le bouc est un animal fort utile. Ne dit-on pas que sauf sa barbe, tout en lui est mis au service de l'homme? Mais voilà que l'on a trouvé à employer sa barbe également: en effet, on s'est aperçu que les poils qui la composent peuvent être filés en une laine douce et résistante, qui sert à fabriquer des tapis tout particulièrement appréciés par les amateurs! Un troupeau de boucs Angloras est élevé et soigné uniquement dans ce but quelque peu surprenant: l'obtention d'une barbe spécialement "filable". Peut-être verrons-nous un jour surgir une industrie nouvelle? En attendant, pour employer une formule chère aux Américains, on peut dire que le bouc rend 100 p. 100!

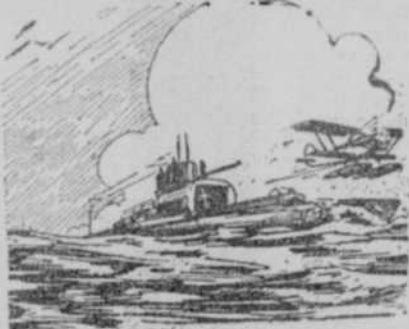
Grains de science

CAUSERIE

SUR L'

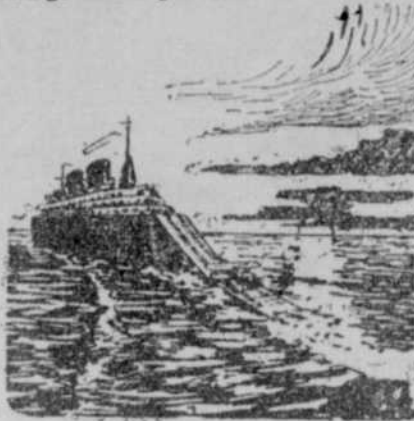
AVIATION

Un périscope trace son sillon sur l'eau. Il grandit. A présent la fine et sombre silhouette du sous-marin émerge. Semblables à des diables jaillissant d'une boîte, des hommes sortent du capot. Ils se dirigent vers un vaste coffre étanche et l'ouvrent. Bientôt, un gros insecte aux ailes repliées est poussé vers l'extérieur, puis placé sur un chariot. C'est un minuscule hydravion. Les hommes, maintenant, s'affairent autour de lui. Les ailes sont déployées. Le pilote a pris place à son bord. Le moteur ronfle. Lentement, le long fuselage d'acier a viré sur l'eau, présentant son étrave face au vent. Une sourde détonation et, dans le fracas assourdissant du moteur, l'avion décolle pour accomplir sa mystérieuse mission sur le territoire ennemi que l'on devine à peine à l'horizon... Tous orifices clos, la bête sournoise s'enfonce à l'abri des regards indiscrets; elle n'en ressortira que lorsque son complice aillé sera signalé. On repêchera ce dernier au moyen d'un bras de charge mu électriquement. Puis l'oiseau englouti dans les entrailles du monstre marin, la monotone navigation en plongée reprendra.

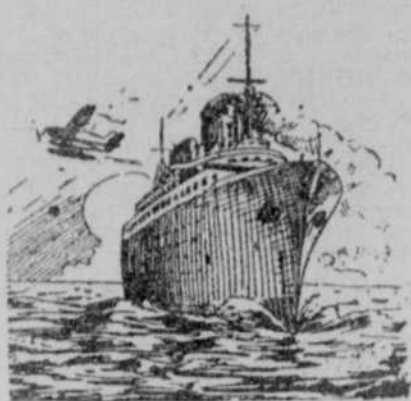


Le hissage des hydravions, à bord des bateaux, à l'aide d'un câble et du bras de charge, est le moyen idéal par temps calme. Mais, dès que le vent et la houle se mettent de la partie, cette opération est rendue très délicate, l'hydravion risquant à tous moments d'être précipité sur la coque et de venir s'y briser. Un autre moyen fut alors employé.

A l'arrière du navire, qui ne cesse d'avancer, une solide bache est déployée, des traverses la raidissent transversalement. Après l'amerrissage l'hydravion rattrape le bateau en hydroplanant et manoeuvre pour poser ses flotteurs sur la partie inférieure de la bache. Un filin lui est envoyé qui le hissera le long de la toile, jusqu'à une plate-forme construite pour le recevoir en poupe du paquebot. Ce moyen permet le repêchage même par mer assez forte.



L'hydravion postal, ayant effectué la plus longue partie de la traversée sur le paquebot, va reprendre son vol; il



est amené sur le chariot d'une catapulte et celle-ci est orientée selon la direction du vent. Le départ est donné. Sous la formidable poussée d'une charge d'air comprimé, le chariot fuit le long du chemin de roulement.

Sa vitesse dépasse presque instantanément le 100 à l'heure. Son moteur à plein gaz, l'hydro, telle une flèche sortant d'une arbalète, jaillit du bateau et dévore l'espace. Le bateau ne sera pas encore au port que, déjà, reprises par d'autres appareils, les lettres auront été distribuées à leurs destinataires dans les différentes villes de l'intérieur du pays.

La durée de la vie chez l'éléphant

La question de la longévité de la vie chez les animaux est assez difficile à connaître exactement. Pour les animaux domestiques, soit; pour les animaux sauvages, on ne peut avoir de renseignements certains que lorsqu'ils vivent en captivité, et, justement, ils se trouvent en dehors des conditions normales de leur existence.

On a généralement tendance à exagérer la durée de vie des animaux sauvages. C'est ainsi qu'on répète

souvent, sans d'ailleurs aucunement vérifier, que les éléphants vivent de cent cinquante à deux cents ans. En réalité, la durée moyenne de leur existence ne dépasse pas soixante ans; peut-être y a-t-il eu quelque cas de longévité exceptionnelle qu'on a rapporté et sur lequel on s'est basé pour dire que tous les éléphants vivaient très vieux. Encore faut-il se méfier de ces cas sortant de l'ordinaire, car ils ne reposent, le plus souvent, sur aucune base sérieuse.

Nouvelle voiture de course

A firme britannique "M. G." s'est spécialisée, voici quelques années, dans la petite voiture de sport. Des modèles de sport, on a tiré des modèles de course, puis spécialement des voitures de course.

Devant les possibilités extraordinaires des moteurs de course de M. G., les spécialistes tels que Eyston, Deuly, Horton et autres se sont attaqués à des records dans la classe G. La classe G est celle comprenant les automobiles à moteur de 750 cmc. à 1,100 cmc. de cylindrée.

Plus récemment, le major anglais Gardner s'illustra au volant d'une ancienne M. G. mise au point par lui. Nous en avons parlé en comparant la vitesse de cette petite voiture avec celle d'une grosse Benz d'avant-guerre.

Ayant ainsi battu sept records, longtemps restés inattaqués, le major Gardner songea à les améliorer.

Et une nouvelle M. G. est née, ayant pour base la machine existante, mais pratiquement transformée dans bien des détails.

Dans toute étude de voiture destinée à la plus grande vitesse possible, il y a des données. Le cas du major Gardner en possède une primordiale: la limitation de la cylindrée. Il fallait donc gagner quelques chevaux de plus au moteur. Ce dernier est un 6 cylindres en ligne à culasse en alliage spécial de bronze et à circulation de refroidissement indépendante de celle des cylindres. La distribution à soupapes en tête est assurée par deux arbres à cannes. Le vilebrequin est à quatre paliers.

Un gros compresseur Centric avec des carburateurs est monté à l'avant. Il tourne à demi-vitesse du moteur. Pour obtenir une pression équilibrée, un tube part du compresseur et communique par deux petits tubes à la tubulure d'admission.

C'est cette dernière qui conduit le mélange aux cylindres par l'intermédiaire de six petits tubes.

L'échappement se fait par des tubes très courts, venant à l'effleurement de la carrosserie.

La transmission s'effectue par un embrayage à plateau, une boîte de vitesse normale, un arbre à cadran et un pont arrière à engrenages classiques. Toutefois, l'ensemble moteur-transmission est déporté sur la gauche. Le pont arrière est donc dissymétrique. Ce dispositif permet au pilote d'être assis très bas à côté de l'arbre.

Le volant de direction est rectangulaire avec côtés arrondis. Ainsi il ne touche pas les jambes du conducteur ni ne dépasse de l'avant.

Un radiateur large et profond est placé très bas, à l'avant de la carrosserie. L'air entre par une ouverture horizontale et sort par le dessus de la caisse, entre les roues avant, sans pénétrer plus loin dans la carrosserie.

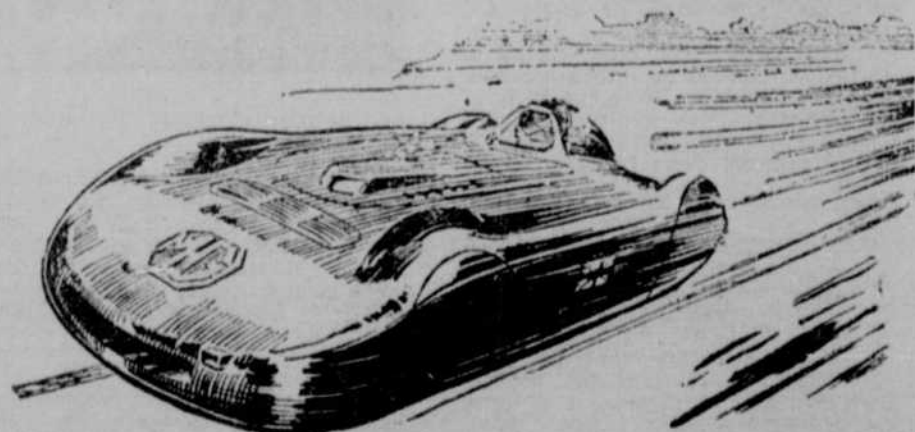
Un réservoir d'eau est situé entre le tablier et le pilote.

La carrosserie est établie sur licence d'une firme allemande de Stuttgart et ressemble beaucoup à celle de la Mercedes de records de Caracciola.

C'est Reid Railton, réalisateur des chassis de Malcolm-Campbell et de la dernière voiture de Cobb qui s'est chargé de la construction. Sur un modèle en bois, il corrigea tous les défauts et put ainsi arriver à une forme parfaite pour le châssis utilisé.

Les records à battre sont: 1 km. lancé à 239 kmh. 400; 1 mille lancé à 239 kmh. 300; 5 km. lancés à 231 kmh. 100; 5 milles lancés à 232 kmh. 700; 10 km. lancés à 208 kmh. 900; 10 milles lancés à 208 kmh. 300 et 50 kilomètres départ arrêté à 198 kmh. 300.

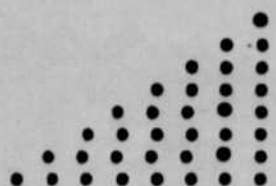
Au banc d'essai, le moteur a tourné à 6,750 tours minute, donnant une puissance de 173 CV. Avec un rapport de pont arrière de 3.6 à 1 et en tournant à 6,800 tours minute, le major Gardner espère atteindre 270 kmh. La tentative aura lieu probablement en Hongrie, les routes allemandes n'étant pas prêtes.



Jeux d'ESPRIT MOTS croisés

(99)

559. —MOTS EN TRIANGLE



1. Phonétiquement, il sert à coudre. — 2. Possessif. — 3. Peine éternelle. — 4. Vue à l'envers, c'est une descente. — 5. Marquer un prix. — 6. Qui fait partie de ce qu'une religieuse apporte en entrant au couvent. — 7. Homme servant à la manoeuvre d'un vaisseau. — 8. Hommes qui passent beaucoup trop de temps à leur toilette.

560. —CHARADE

Mon premier porte, il est porté.
Mon second porte et fut porté
[par les gens du métier].
Mon entier porte, il est porté.

561. —MOTS en parallélogramme

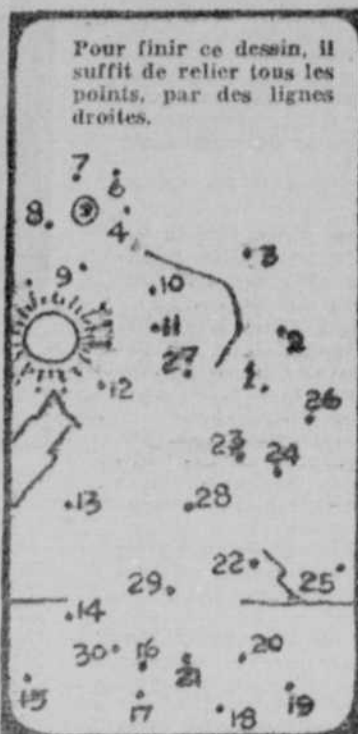


Sens horizontal : Arbre élégant dans nos régions tièdes. — 2. Le dessert des lapins de garenne. — 3. Vieille flèche. — 4. Ustensiles servant de portemanteaux.

Sens vertical : 1. A chaque pas. — 2. Possessif. — 3. Rongeur.



— A qui ressemble-t-il ? A son père ou à sa mère ?



Pour finir ce dessin, il suffit de relier tous les points, par des lignes droites.

4. Costume antique et simple. — 5. Vésicule biliaire de quelques animaux. — 6. Infusion sud-américaine. — 7. Ceux qui sont beaux ne sont pas assez encouragés. — 8. D'un verbe gai. — 9. Préfixe d'introduction. — 10. A chaque pas.

562. —PARI MUTUEL

M. Lenoir et M. Leblanc sont allés à Auteuil. M. Leblanc avait en y allant les cinq tiers de la somme que M. Lenoir avait en poche.

Au cours de la réunion, tous deux ont gagné la même somme, c'est-à-dire 120 francs.

Et en rentrant à pied, ils constatèrent que M. Leblanc avait alors les quatre tiers de ce que M. Lenoir avait en poche.

Combien chacun avait-il avant les courses ?

563. —PERES ET FILS

Deux pères, Pierre et Philippe, accompagnés de leurs fils, Gaston et Léon, achètent des livres.

Chaque livre coûte un nombre de francs égal au nombre de li-

vres achetés. Chaque famille (père et fils) dépense 65 francs. Pierre achète un livre de plus que Gaston, Léon a acheté un seul livre. Quel est le père de Léon ?

564. —QUELQUES QUESTIONS

1. —Qu'appelle-t-on "bali-veau" ?

2. —Par quelle bizarrerie se fait remarquer la langue des Algonquins et des Iroquois ?

3. —D'où vient le mot DEBOIRE, employé pour exprimer des incidents désagréables ?

4. —Que signifie le nom ISLANDE ?

5. —Comment personnifie-t-on la PRUDENCE ?

6. —Quel est le fleuve qui a le plus grand nombre d'embouchures ?

SOLUTION

des problèmes proposés le 20 novembre 1938

553. —MOTS EN RECTANGLE

SEVERE
EDITAS
VISAIT
ETALEE



—Papa, y a-t-il des animaux qui changent de fourrure chaque année ?

—Oui, mais n'en parle pas à ta mère !

554. —CHARADE

Pré — Face = Préface.

555. —MOTS EN CADRE

CALOMEL
AVISERA
LIVIT
LIVIT
OSNI
MEON
ERINOSE
LATINES

556. —QUESTIONS DE TAILLE

Mlle Petit est fiancée à M. Moindre.

557. —EN FAISANT LA QUEUE

Réponse : 1^o Deux. 2^o Une. 3^o Une. 4^o Une.

558. —QUELQUES QUESTIONS (Réponses)

1. —L'écriture sainte parle de Catacombes qui étaient situées dans les montagnes de Chanaan, de la Palestine, de la Syrie, de l'Arménie. En Egypte, celles de Thèbes étaient les plus belles; on y déposait les corps des Pharaons. On en trouve encore dans l'intérieur de l'Afrique et en Sicile.

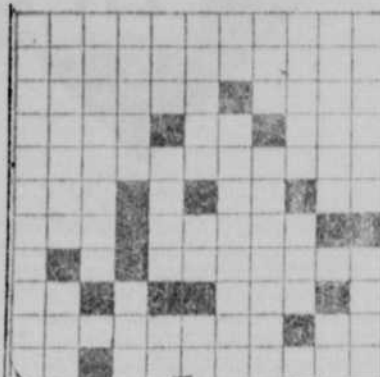
2. —Le "charbon" et le "diamant", qui sont tous deux du "carbone".

3. —C'était le titre que portaient les princes du Viennois et du Dauphiné, avant la cession de ces provinces à la couronne de France. Cette cession fut faite, en 1349, par le Dauphin Humbert-aux-mains-blanches, sous Philippe VI de Valois, et il fut décidé que le titre de Dauphin appartiendrait toujours, avec l'appanage du Dauphiné, à l'héritier présomptif de la couronne de France.

4. —Le fer le plus pur se trouve dans la Catalogne, en Espagne. Les habitants en font l'affinage au simple feu de leur foyer.

5. —Le mot "pipée" vient de ce qu'on la fait en imitant le cri des petits oiseaux à l'aide d'un "pipeau" ou tige creuse.

6. —Le noisetier, comme le cerisier, est originaire des bords méridionaux de la mer Noire.



HORIZONTALEMENT

1. Motif qui précède le dispositif d'une loi. — 2. Membres de l'aréopage. — 3. Ce qu'on doit faire d'une note; pour tenir un aviron de chaloupe. — 4. Résidence de batraciens; — à la fin d'une vie; — Point cardinal. — 5. Victoire de Germanicus. — 6. D'une certaine extraction; — de droite à gauche; note; — pronom. — 7. Anagramme d'une ville de l'île de Ré; — acarien. — 8. Pirate. — 9. Dextérité à gauche; note; — fin de participe. — 10. Fauteuil; — un peu plus de trois. — 11. Préposition; — figures architecturales.

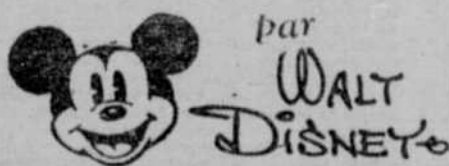
VERTICALEMENT

1. Ce qu'est l'essence d'anis. — 2. Divinités des montagnes; — ne se transmet pas dans le vide. — 3. Marchands d'ébène. — 4. Poissons estuaires; — lettre grecque. — 5. Anagramme d'une bavarder; — perdue dans des moments difficiles; — de bas en haut; possessif. — 6. Du nom d'un fleuve du Turkestan; — phonétiquement: élève; — pronom. — 7. Phonétiquement: un oubli de son fils causa sa mort; — rappellera au souvenir. — 8. Presque rien; — habitait le sud de la Judée. — 9. Foyers; — fin de participe. — 10. Séducteur à quatre pattes; — saint pyrenéen. — 11. Endormeur; — il y en a trois dans la constellation d'Orion.

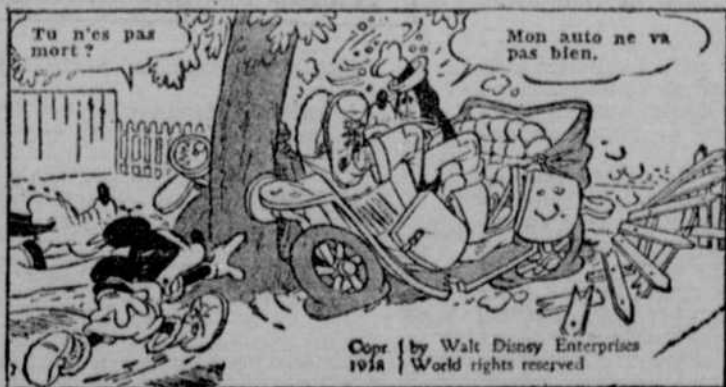
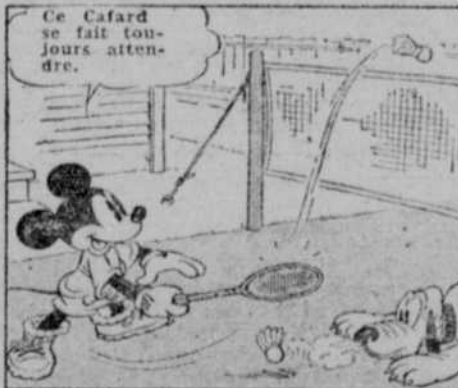
Solution du No 98

RENAISSANCE
EERREURS
LAEMVESHA
EREALEPAL
GITEESCIRA
ADIEUVALONG
TIRETETAI
ITEPHIIS
OEELUDEST
NEGVYERSSE
SALUTATIONS

La Souris Miquette



Le film "Le petit tailleur" terminé, Miquette et Mignon ne retournent chez eux.



Copyright by Walt Disney Enterprises 1938 World rights reserved

LA LOI DE LA PISTE

par Michael ADAMS

(suite et fin)

Le pistolet d'ordonnance du policier était toujours allongé sous la couverture pliée qui tenait lieu d'oreiller; les cartouches d'acier étaient encore dans la poche de la vareuse rouge.

—Il sait bien que c'est moi le prisonnier, pensait O'Reilly, et qu'il me serait absolument impossible de le conduire où que je veuille...

Mais il n'oubliait jamais qu'un meurtrier est toujours un meurtrier et que celui qui a tué une fois tuera encore. On ne peut pas pendre deux fois le même individu. Ce Curtiss avait abattu un "Habit Rouge" d'un coup de feu et c'était pure folie d'admettre qu'il accepterait de se laisser mettre la corde au cou pour la seule satisfaction d'avoir sauvé la vie d'un autre policier. Le caporal O'Reilly, en dépit des promesses de Charlie, ne s'attendait qu'à une chose : dès que le vent tomberait, l'autre l'abandonnerait purement et simplement à son sort et s'en irait. Le contact du canon de son arme ne lui apportait ni encouragement ni consolation.

—Nous partirons demain, annonça Curtiss apportant une nouvelle provision de combustible, il fera sûrement beau.

—Vous avez réellement l'intention de m'emmener avec vous, Charlie ?

—Rien ne me fera changer d'avis !

—Peut-être pourriez-vous me laisser chez un autre trappeur. On le paierait bien.

—Il n'y a pas de trappeurs. Le poste le plus proche est "North Station".

—A quelle distance ?

—P'têt' cent milles. Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que je vous emmène quand même... quel que soit le nombre de milles...

Les quelques jours qu'ils avaient passé dans la cabane, avaient durement éprouvé leur petit approvisionnement de vivres.

Mais dès le premier jour du beau temps, Curtiss amarra solidement les cordes de son propre traîneau; il y fixa leur équipement complet, ainsi que le peu de nourriture qui restait pour les hommes comme pour les chiens. Il prépara une couche confortable et chaude pour le policier infirme et l'y installa bien emmitoufflé de fourrures et les pieds enveloppés dans son propre sac de couchage en eider.

—Oh ! oh ! Comment pouvez-vous être assez négligent pour oublier votre pistolet, m'sieur ?

Le policier rougit et murmura de vagues explications.

—P'têt' que vous en aurez besoin pour tirer sur moi un jour.

—Je suis chargé de vous ramener vivant dans la mesure du possible.

—Si l'un de nous revient vivant, il pourra appeler ça de la chance, eh ?

Les deux attelages de six chiens chacun ne demandaient qu'à se sauter mutuellement à la gorge, à peine détachés; mais Charlie, en vieux routier, veillait au grain.

Tantôt de la voix, tantôt avec les deux extrémités de son formidable fouet, la lanière pour les uns, le manche pour les plus batailleurs, il mit bientôt tout le monde d'accord. Puis, ayant détaché la corde qui retenait le lourd traîneau à un arbre, il donna le signal du départ et d'un seul effort les 12 bêtes s'enlevèrent, soulevant sous elles des tourbillons de neige poudreuse. Bientôt l'allure ralentit, le trot succéda au galop et, avant la fin du jour, les premières difficultés surgirent; la piste devint si mauvaise par endroits, la neige si lourde et si molle, que Charlie dut souvent prendre les devants et faire la trace lui-même avec ses raquettes.

—Les "milles" ne vont pas vite, haletait-il lorsque, la nuit venue, ils durent s'installer en bivouac. Demain, nous ferons sûrement mieux...

—Aurons-nous seulement assez de nourriture pour le faire ?

—Nous faisons la course avec la famine, avoua Curtiss.

—Jetez un coup d'oeil sur mes pieds pendant que le feu éclaire encore; si vous estimez que je dois le perdre, de toutes les façons, ce traîneau sera plus léger demain et il y aura une bouche de moins à nourrir.

—Ils se sont ouverts, dit Charlie après un rapide examen. C'est une bonne chose. Maintenant le poison va pouvoir en sortir.

—Ils ne me disent rien qui vaille...

Le caporal portait un uniforme rouge, signe distinctif de la loi, et un serment est un serment; pourtant cet homme, cet assassin prenait soin de lui, comme d'un enfant, il le ramenait à la vie, alors que chaque pas le rappro-

chait lui, de la corde qui devait le pendre...

—Lorsque nous serons près de "North Station", dit-il, les chiens pourront peut-être me conduire seuls et me faire traverser la rivière gelée; ensuite...

—Oh, quand nous y serons, m'sieur, il y a longtemps que nous n'aurons plus de chiens !

Maintenant le convoi, privé de la plus grande partie de ses chiens, avançait de moins en moins vite.

—Vous venez de perdre votre pistolet, m'sieur !

—Merci, répondit le policier en recevant l'arme sur ses genoux. Il a dû glisser...

Quand la piste était tout à fait bonne, Curtiss marchait, en effet, derrière le traîneau, auquel il s'agrippait des deux mains. La faim les tenaillait et le pauvre Charlie, qui avait tout le gros travail en plus des privations auxquelles ils s'étreignaient par crainte de n'avoir plus rien à se mettre sous la dent, nageait littéralement dans ses vêtements.

—Charlie, vous ne mangez rien !

—J'ai déjà mangé.

—Vous me donnez ce qui vous revient.

—Mais vos pieds, m'sieur, voyons...

—J'aime mieux les perdre que de "perdre la face" et toute estime de moi-même.

—Moi, j'aimerais autant garder mes pieds, fit Charlie en riant.

—A partir de maintenant nous mourons de faim ensemble.

—A partir de maintenant, dit le Canadien, il ne restera plus rien à nous partager.

L'étape reprit de plus en plus lente, de plus en plus pénible... et rien à l'horizon.

—Dites-moi, Curtiss, quelle est la vérité sur ce meurtre ? demanda le caporal.

—Un accident... mais personne n'a voulu croire le pauvre Charlie. Vous autres, Habits Rouges, n'avez eu qu'une parole : "Allez chercher de la corde et pendez cet homme !" Alors il ne me restait plus qu'à courir. Je pense que j'ai dû galoper si loin et si vite pour éviter la corde, que la vérité n'a jamais pu me rattraper...

—Dites-moi la vérité.

—Cet hiver-là j'avais ma ligne de chasse pour les zibelines tout près de celle de ce chien que vous appelez "Sammy-Walks-Backwards" (Sammy qui va à reculons). C'est un grand voleur. Il n'arrivait pas de barboter toutes mes trappes. Un beau jour, je l'ai surpris en train de me voler une martre. Bientôt après, j'ai aperçu quelqu'un qui se glissait sur ma piste comme un lynx. Je savais d'une façon certaine que, si ce mauvais bougre en avait l'occasion, il ne manquerait pas de me tirer dessus. Il faisait noir dans tous ces grands bois, mais je pouvais le distinguer. J'ai voulu alors lui faire très peur. Et... pan ! mon fusil a parlé... Ce maudit Indien était à une grande distance; je n'ai même pas visé. Quand il est tombé, je me suis mis à rire, je pensais que c'était la peur. Mais quand j'ai vu qu'il ne se relevait pas, j'ai couru bien vite pour voir... Et c'était un "Habit Rouge", la tête traversée par une balle...

—Je crois, en effet, que c'était un accident, Charlie.

—P'têt' que votre loi ne pense pas comme vous. Partout où un "Habit Rouge" est tué, il faut que quelqu'un soit pendu.

L'arrivée d'un traîneau à North-Station, en plein milieu de l'hiver, est toujours considérée comme un événement.

Steve Mac Leod, sa femme Chippe-way, sa nombreuse progéniture, son valet de ferme et quantité de chiens étaient sortis pour accueillir celui-ci.

—Eh bien, eh bien, s'écria le trafiquant, si ce n'est pas un "Habit Rouge", je veux bien que le diable m'emporte !

—Le caporal O'Reilly, répondit le policier, avec un prisonnier. Je vous confie Charlie Curtiss accusé d'avoir tué le sergent Read dans le sud, du côté du Défilé, il y a plus d'un an... Mes pieds sont gelés.

—Je ne crois pas que l'homme puisse s'échapper, fit l'autre, considérant l'espèce d'épouvantail à moineaux qui s'appuyait au rebord du traîneau.

—Je vais le porter dans la maison

proposa Charlie comme s'il n'avait rien entendu.

—Gardez-vous-en, "Crève-la-Faim", grommela le vieux Ecossais. Vous n'avez même pas la force de vous porter vous-même.

Mac Leod était large comme une porte et fort comme un boeuf. Il prit le policier dans ses bras et l'emporta dans une chambre où il l'étendit sur un lit.

—Et maintenant, dit-il. Voyons ces pieds...

Il examina les membres blessés avec la plus grande attention.

—Je pense que ça va vous coûter quelques doigts par-ci par-là.

—Mais je ne perdrai pas...

—Peut-être bien que non. Mais vous en aurez pour un moment avant de pouvoir vous en servir. C'est courageux de la part d'un condamné de vous avoir ramenés ainsi.

—Il pouvait parfaitement me laisser là-bas.

—Eh bien, eh bien, s'il a pris la vie duquel'un, comme vous dites, maintenant qu'il en a sauvé une autre, mon avis est que la dette est payée.

Quand, le lendemain matin, Mac Leod descendit à son magasin il ne fut pas peu surpris d'y trouver Charlie Curtiss assis à côté d'un grand poêle où ronflait un beau feu de bois.

Charlie, la tête basse, ne parlait pas. Mac Leod mit en marche un petit appareil radiophonique. Après plusieurs airs de musique, une forte voix d'homme retentit dans la pièce.

"Tous postes de R. C. M. P. sont priés de faire connaître au caporal David O'Reilly qu'il ait à rejoindre ses quartiers immédiatement".

—Bien, nous le lui dirons, fit Mac Leod. Mais il en aura pour un moment avant de rejoindre... Curtiss, pourquoi n'êtes-vous pas parti cette nuit ?

—Il est trop tard pour ôter les "Habits Rouges" de ma piste, murmura Charlie dans un souffle. Et puis, un homme ne peut pas lutter toujours contre le froid et la faim... Il est trop tard !

—Enfin, êtes-vous coupable ou non ?

—J'ai tiré sur lui, bien sûr... Mais le Bon Dieu sait que ce fut un accident. Je n'ai pas...

La voix de la radio l'interrompit.

"Toutes stations, tous agents de la Royal Canadian Mounted Police. Le caporal O'Reilly est prié de rentrer à ses quartiers. L'Indien "Walks Backwards" a avoué qu'il avait tué le sergent Read..."

Quelques semaines plus tard, le courrier régulier arriva à North-Station. Le caporal O'Reilly couché dans son lit, où ses pieds guérissaient lentement, lisait un article d'un journal d'Edmonton; article sensationnel s'il en fut, car il lui apprenait par le détail qu'au moment de mourir le vieux Indien "Walks Backwards" avait avoué son crime au père Eberhardt, en le priant de faire réparer l'épouvantable erreur.

Dans la lumière diffuse de la forêt d'hiver où les hommes se ressemblent tous plus ou moins dans leurs vêtements de chasse, ce sauvage vindicatif avait tué le sergent Read qu'il prenait pour Curtiss. Les deux coups de feu étaient partis presque simultanément. Ayant été témoin de ce qui était arrivé, il s'était caché et n'avait parlé de rien, trop heureux que la loi de l'homme blanc se soit elle-même chargée de satisfaire la haine qu'il vouait à Charlie.

Mais dans le Grand Nord la haine ne prime pas toujours et la loi de la piste qui unit les hommes corrige parfois les erreurs de l'autre...

LA VIERGE ...bien embarrassée

Il n'est pas rare que des gens reconnaissants à la Vierge de quelque réussite ou à la suite d'un vœu lui fassent une offrande. De nombreux objets lui ont été ainsi remis qui ornent plus d'une chapelle miraculeuse. Mais il est des ex-voto pour le moins singuliers. C'est ainsi qu'en 1328 après la bataille de Cassel, Philippe VI, dit de Valois, entra dans l'église Notre-Dame, monté sur un magnifique cheval et armé de toutes pièces. Ayant mis pied à terre devant la statue de la Vierge, il lui fit offrande, pour la remercier de la victoire, de ce cheval et de cent livres de rente...

Plus près de nous un docteur espagnol, ayant déclaré qu'il attribuait à la Vierge tout le mérite de sa carrière, lui fit don à l'occasion de son quatre-vingt-sixième anniversaire, de toutes ses décorations.

C'est ainsi que la Vierge du Rosaire, en l'église d'Alcuescar se vit bombardée grand-croix d'Isabelle la Catholique, commandeur de l'ordre de Charles III, grand-croix de l'ordre du Sauveur de Grèce et... chevalier de la Légion d'honneur !... Elle fut sans doute moins étonnée que le grand chancelier lorsqu'il apprit cette promotion... à laquelle il n'avait point pris part...

Histoire de l'Eglise

— VII —

LE MOYEN AGE



199. — L'EGLISE ET LES ROIS D'ALLEMAGNE. FASCAL II PRISONNIER AU CAMP HENRI V

Les événements se précipitaient en Allemagne; malgré la condamnation d'excommunication et de déposition prononcée contre lui, Henri IV continuait sa vie de parjures et de crimes, tandis que les princes catholiques se séparaient de lui. Son fils Henri V avait été associé au trône, mais craignant d'être rejeté comme son père, il quitta furtivement le camp royal et se mit à la tête des dissidents. Dans la lutte qui s'engagea, Henri IV fut vaincu et se décida enfin à abdiquer en faveur de son fils, qui reçut la couronne royale sous le nom de Henri V. L'année suivante, Henri IV mourut presque abandonné et sans avoir fait quoi que ce soit pour réparer ses crimes. Après trois ans de règne, Henri V descendit en Italie à la tête d'une forte armée; plus fourbe encore que son père, il protesta de sa fidélité au Pape, mais il se fit tenace pour obtenir du Souverain Pontife la promesse de ne rien faire contre les investitures. Le Pape résista; alors le roi jeta le masque, se saisit de la personne du Pape et de sa suite. Le Souverain Pontife fut isolé des siens et continuellement tourmenté dans le camp des Teutons. Le roi ne pouvant rien obtenir affirma que dans son intention l'investiture de la crose et de l'anneau n'aurait d'autre signification que la collation des pouvoirs temporels; dès lors le Pape accepta de le couronner empereur, mais la cérémonie fut clandestine et précipitée. Revenu aussitôt en Allemagne, Henri V suivit les errements de son père.



200. — L'ESPAGNE ET LES MAURES. LE CID REÇOIT LA SOUMISSION DE L'EMIR DE SARAGOSSE

Depuis quatre cents ans, l'Espagne soutenait une lutte héroïque contre les Maures et il lui en faut encore autant pour libérer son territoire en les rejetant sur le sol africain. Elle eut au XIe siècle un héros célèbre qui n'est trop souvent considéré que comme un personnage légendaire; si le grand Corneille l'a immortalisé dans un épisode de sa vie privée, l'histoire le glorifie dans ses exploits, sa magnanimité et sa sainteté, ce fut le Cid Campeador, deux mots qui signifient le Seigneur des camps; Rodrigue Diaz de Bivar était son nom. Sous le règne de Ferdinand de Castille, le Cid guerroya contre l'émir de Saragosse; et sous les murs même de sa capitale, l'émir fut forcé de reconnaître la suzeraineté du roi Ferdinand. Ce prince avec le concours de la redoutable épée du Cid, étendit ses conquêtes sur la Galice, les Asturies, la Biscaye et fit trembler le puissant emir de Cordoue. Les exploits du vaillant guerrier se multiplièrent sous le règne de Sanche IV. Alphonse VI, frère et successeur de Sanche, disgracié d'abord Rodrigue puis il le rappela et la croisade victorieuse continua; Henri de Bourgogne, Raymond son frère, et Raymond de St-Gilles prirent part à ces expéditions qui assurèrent la conquête de Tolède, Madrid, Maqueda, Calatrava et d'autres villes. Alphonse VI, ayant de nouveau disgracié le Cid, paya sa rancune d'une sanglante défaite que lui infligea l'émir, chef des Almoravides à Zalamea le 23 octobre 1066. Le héros castillan vengra son roi dans la plaine de Valence, et donna sans compter ses forces au service de son pays jusqu'en l'année 1099, où il mourut comme un saint.

Production de la maison G. MAZO.
33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

QUELQUES PROVERBES CHINOIS

L'homme vulgaire cultive son ventre. Le sage cultive son esprit et son cœur.

Un petit esprit ne sait pas pardonner.

La langue dure parce que molle. Les dents cassent parce que dures.

Le sage ne réprimande pas un imbécile.

"Le typhus de 1847"

par S.-G. GUAY

III---Les Soeurs Grises se dévouent au soulagement des pestiférés.

ANDIS que les prêtres de St-Sulpice vont accueillir au port une population mourante, les Soeurs Grises de l'hôpital Général sentent battre dans leur poitrine un cœur déjà ouvert à la généreuse aspiration de suivre leur vénérable fondateur au champ de la souffrance et de la mort.

Elles n'attendent qu'un mot, qu'un ordre. La Mère McMullen, supérieure de la communauté à cette époque, joignait à une foi vive et agissante, une compassion tendre et généreuse envers les malheureux.

Elle apprit quelques détails sur la situation des émigrés débarqués sur nos rives, elle en fut fortement émue, et, mesurant d'un coup d'oeil le devoir qui incombait à sa communauté, elle conçut un vif désir de courir avec ses filles au soulagement de cette misère.

Vers le même temps, M. J. Richard, aumônier des pauvres, vint à la communauté, accompagné de M. l'abbé Connelly, solliciter le concours des Soeurs Grises pour la visite des ambulances. La bonne mère, qui n'attendait que l'approbation de ses supérieurs, accepta la proposition, et alla tout de suite se présenter au bureau de l'émigration, accompagnée d'une autre religieuse, Soeur Sainte-Croix, dont le dévouement sera remarquable pendant cette période désastreuse.

Elles sont accueillies avec beaucoup d'urbanité et de déférence par l'intendant du gouvernement, qui donne toute autorisation nécessaire aux Soeurs Grises pour visiter et prendre soin des pestiférés, les autorisant à engager des hommes et des femmes qui seront sol-dés fidèlement.

La supérieure des Soeurs Grises avait été précédée chez l'intendant du gouvernement par l'abbé J. Richard, qui avait vu l'embarras de l'intendant pour trouver un personnel suffisant aux soins que réclamaient les malades et les mourants, lui avait suggéré de demander les Soeurs Grises de la Charité.

Cet intendant était protestant; il connaissait bien peu les institutions catholiques, et ne savait pas trop à qui s'adresser; on comprend sa satisfaction en voyant les Soeurs Grises s'offrir d'elles-mêmes. Il s'empressa de les faire conduire dans une maison presque en ruines située au bord du fleuve, et que l'on décorait du nom d'hôpital.

Quel spectacle se déroula alors aux

yeux de ces religieuses... Des centaines de personnes sont étendues, la plupart sur des planches nues, pêle-mêle, hommes, femmes et enfants. Moribonds et cadavres sont entassés sous le même abri, tandis qu'il y en a qui gisent sur les quais ou sur des pièces de bois jetées ça et là le long du fleuve.

C'était un spectacle à décourager, mais, les soeurs se sentent à la hauteur de la situation. Là, elles rencontrent M. Morgan et le supérieur de Saint-Sulpice qui s'occupent continuellement des malades.

Le 9 juin, huit soeurs et cinq femmes partirent pour les "sheds", et le 13 suivant, elles y étaient au nombre de 23. Cette communauté comprenait alors 37 soeurs professes et 18 novices. Il ne restait au foyer que les plus anciennes et les infirmes qui remplaçaient les hospitalières chargées des vieillards et des enfants.

Les premiers abris que la corporation fit élever pour recevoir les émigrés longeaient le canal; ce terrain appartenait à l'hôpital Général. La Pointe St-Charles où il était situé, était jadis une vallée champêtre, mais parfois très marécageuse, comme on le voyait cette année par les pluies torrentielles qui l'arrosaient.

Malgré la boue et les autres désagréments, les soeurs font leur trajet en quelque vingt minutes; elles entendent déjà le gémissement des malades et le râle des mourants.

On se disperse dans ce dédale inconnu... Peut-on imaginer un instant le

spectacle qu'offrait cette multitude d'hommes et de femmes entassés pêle-mêle, couchés jusqu'à trois ou quatre dans le même lit, sans soucis et indifférents à tout, gémissant à fendre le cœur.

On court à celui-ci, celui-là... On soutient une pauvre femme qui va mourir, on lui arrache le pauvre nourrisson qu'elle tient serré sur son cœur... On montre le ciel à une autre en essayant les sueurs de l'agonie.

On fait enlever les cadavres à côté de ceux qui respirent encore. On visite les dehors de ces abris et l'on y trouve de pauvres misérables gisant sans secours, on s'empresse de leur venir en aide, on multiplie les pas sans les compter. C'est presque toute une nation qui ressent les angoisses de l'agonie.

Les premières heures aux "sheds", ne font connaître aux religieuses que l'ensemble des maux qui y sont abrités. Tout le jour, elles s'ingénient à trouver des moyens prompts et salutaires pour faire face à tant de souffrances.

Ces apprentis ont pour l'ordinaire 100 à 200 pieds de longueur sur 25 ou 50 de largeur, séparés par des cloisons et contigus les uns aux autres. Quelques-uns cependant sont séparés par une distance de 20 à 30 pieds; cette proximité rend le service plus facile.

Ils n'ont pour tout ameublement que de pauvres lits faits avec de simples planches, attachées aux cloisons et plus ou moins inclinés à la façon de ceux qu'on voit dans les casernes ou dans les stations de police. On va leur substituer bientôt des couchettes; ce sont des poteaux entourés de planches brutes; des matelas ou de la paille en font la couche moelleuse.

Quelques-uns des émigrés ont apportés avec eux des lits de camp et des couvertures, mais on ne voit point de ces petits meubles ou autres objets si utiles aujourd'hui pour le service des malades.

On va tout simplement puiser de l'eau à la rivière et chercher du bouillon dans une immense marmite ou chaudron de 12 gallons de capacité qui bout sur un feu allumé au milieu de la cour. Médecins ou religieuses y plongent un pot ou une écuelle pour le besoin de leurs malades.

Le gouvernement se met en frais de fournir le pain, le thé, la viande, et beaucoup de personnes charitables de la ville envoient aussi des secours en provisions. Les religieuses de la con-

Les progrès de l'aviation

L'EXPLOIT unique réussit tout récemment par les trois équipages britanniques a soulevé l'unanime admiration des milieux aéronautiques. Ces aviateurs ont volé de l'Egypte en Australie. Jusque-là, les appareils qui avaient conquis le record de la plus longue distance en ligne droite furent conçus spécialement à cet effet et l'objet d'études et de soins tout particuliers. C'est dire la valeur de l'équipement aérien anglais que de remarquer que les Vickers Wellesley ont été simplement choisis parmi 250 appareils du même type actuellement en service dans l'armée.

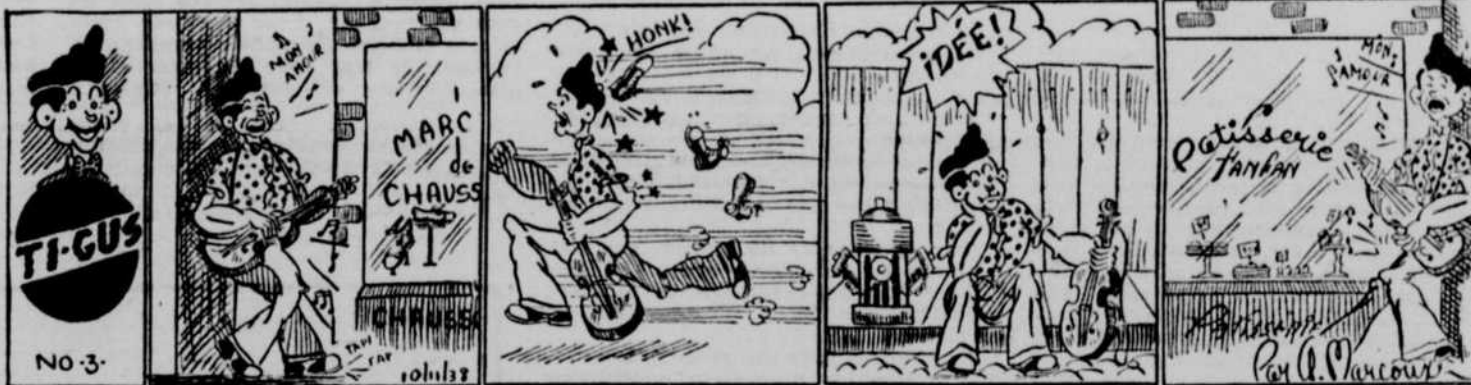
UNE PROGRESSION DE 4.471 MILES EN DOUZE ANS

Les progrès de l'aviation sont fulgurants. Sans remonter aux premiers pas du plus lourd que l'air, voici la progression du record du monde de distance en ligne droite en douze années :

1926 : Arrachart frères	2,675
— Girier-Dordilly	2,620
— Challe-Weiser	3,215
— Costes-Rignot	3,353
1937 : Lindbergh	3,353
— Chamberlain-Lévine	3,931
1928 : Ferrarin-Del Prete	4,465
1929 : Costes-Bellonte	4,911
1931 : Boardman-Polando	5,012
1932 : Gayford-Nicholletts	5,339
1933 : Codos-Rossi	5,870
1937 : Daniline, Gromov et Youmachev	6,305
1938 : Kellett, Gething et Gaine	7,146

grégation faisaient parvenir quantité de sucre, biscuits, thé, et autres douceurs pour les malades.

(à suivre)



Les fouilles du savant Durandard



Hum! ça sent terriblement... le Romain ici!!!... Un collier de Jules César



Mais.... c'est la louve Romaine!...



La Trirème d'Aminocles... ou une réplique de la Galère de Tibère



Très chers Collègues
Le Vase de Soissons! Baballement...



Messieurs! La Tunique de Charlemagne
La Vraie!



Hydramel d'Honneur

Pour rire

UN ANIMAL DANGEREUX

L'institutrice a parlé à ses élèves du rhinocéros; elle veut s'assurer s'ils ont bien compris :

Comment se nomme, demande-t-elle, ce qui a une corne, qui court vite et qu'il est dangereux d'approcher?

—Une automobile, Madame? répondent en chœur tous les élèves.

LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS

—Dis donc, vieux, prête-moi, 10 francs.
—C'est que je n'en ai que 7.
—Donne toujours, va, tu me devras 3 francs.

LE POCHARD

Un ivrogne titube. Un agent s'approche :

—Eh bien quoi! qu'est-ce que vous faites là?

L'ivrogne superbe, toise l'agent, lève les épaules :

—Ce que je fais? Vous le voyez bien, M'sieu l'agent! Je lutte contre l'alcool; y voudrait bien me f... par terre, mais y a rien à faire!...

Les BÉATIFICATIONS de novembre



La bienheureuse FRANCOISE-XAVIER CABRINI, fondatrice de l'Institut des Missionnaires du Sacré-Cœur, béatifiée le 13 novembre 1938.

LA BIENHEUREUSE

MARIE-JOSEPH
ROSSELLO

A Congrégation des Filles de Notre-Dame de la Miséricorde était, l'année dernière, son centenaire. Elle fut fondée à Savone, en août 1837, par Marie-Joséphine Rosello, qui lui donna ce nom par dévotion pour un sanctuaire marial que, par ailleurs, le Pape Pie VII avait visité plusieurs fois, lors du séjour forcé qu'il fit à Savone, en 1809.

Marie Rosello était née aux environs de Savone, le 27 mai 1811; fille aînée de neuf ans, elle dut aider par son travail ses parents, pauvres artisans, mais elle acquit auprès d'eux une rare instruction religieuse. Insérée à 16 ans au Tiers-Ordre de Saint-François, elle eut dès ce moment le désir de se donner à Dieu; mais la Providence voulait la préparer longuement au rôle qu'elle lui destinait. En 1830, les circonstances l'amenèrent à entrer en service dans une famille de Savone, à la fois comme domestique et comme infirmière auprès du père assez gravement malade: situation qui devait être temporaire, mais qui se prolongea pendant sept années, malgré des démarches entreprises pour réaliser la vocation religieuse à laquelle elle demeurait fidèle.

Le bon Dieu lui révéla sa voie: en 1837, l'évêque de Savone, inquiet de voir abandonnées à elles-mêmes et en danger un grand nombre de jeunes filles, cherchant des âmes, généreuses qui pussent se donner entièrement à un apostolat auprès d'elles. Marie Rosello se proposa et, accompagnée de trois amies d'enfance, se fixa dans un coin de banlieue. Leur profonde piété et une sérieuse formation permirent à l'évêque de leur faire commencer rapidement une véritable vie religieuse.

Trois années plus tard, Marie-Joséphine Rosello était élue Supérieure générale; la petite Congrégation s'était déjà développée. Malgré les difficultés qui naissent des troubles politiques fréquents et des lois antireligieuses, les Filles de Notre-Dame de la Miséricorde augmentaient d'environ 25 par an. A la mort de la fondatrice, en 1880, la Congrégation comptait plus de 60 maisons, dont quelques-unes en pays de Missions.

Leur activité est multiple: écoles gratuites, pensionnats, hôpitaux, centres d'assistance publique, refuges pour pénitentes, et surtout ces "Maisons de la Providence", qui sont comme la spécialité de la Congrégation, et où l'on reçoit les orphelins et enfants moralement abandonnés.

Un aussi bel épanouissement était le signe de la bénédiction du bon Dieu; d'autant plus qu'il se produisait sans l'emploi de grands moyens, au milieu de la pauvreté la plus complète — à l'imitation de celle du Poverello d'Assise, dont la Mère Rosello était bien la fille, comme Tertulien, — mais grâce à l'énergie de la fondatrice, qui s'appuyait d'ailleurs avec la confiance la plus absolue sur la protection de saint Joseph.

La vénérable Rosello mourut à Savone, le 7 décembre 1888. Sa cause de béatification fut introduite en 1913, et aboutissait à Rome, par la proclamation de l'héroïcité de ses vertus, en la fête de saint Joseph de 1936. Son corps fut exhumé le 19 septembre dernier, à Savone, en présence de l'évêque, S. Exc. Mgr Righetti, des membres de la Curie épiscopale et du Chapitre, et du postulateur de la cause, le R. F. F. Scipioni, de l'Ordre des Frères Mineurs.



LA BIENHEUREUSE

FRANCOISE-XAVIER
CABRINI

FRANCOISE Cabrini, qui a été béatifiée le 13 novembre, naquit à Santangelo, dans le diocèse de Plaisance, le 5 juillet 1850, la dernière de treize enfants, dont plusieurs moururent jeunes. Elle grandit parmi les troubles politiques et les guerres qui préparèrent l'unité italienne; d'une santé plutôt faible, elle fit cependant ses études dans un pensionnat, tenu par les Filles du Sacré-Cœur, où elle prit ses diplômes de maîtresse d'école. A 22 ans, après s'être dévouée auprès des pauvres de son village, elle parvint à faire la classe dans un bourg voisin. Le curé, Don Serrati, prêtre humble, persévérant, découvrit toutes les ressources de Francoise Cabrini: c'est lui qui orienta sa vie. Elle désirait la vie religieuse; elle avait même, à deux reprises, demandé son admission chez les Filles du Sacré-Cœur, mais en vain. En 1874, les conseils de Don Serrati, de l'évêque de Lodi, la firent entrer à Codogno, dans une sorte de petit pensionnat pour enfants pauvres, où elle allait demeurer six années: années de formation très dure (du fait des deux directrices, femmes à l'humeur bizarre), mais qui la préparèrent à sa véritable vocation. En effet, des jeunes filles étaient venues très vite se grouper autour d'elle et, en 1877, elle avait prononcé des vœux religieux, avec sept compagnes. Aussi, lorsqu'en 1880, la maison où elles se trouvaient fut fermée, le premier noyau d'une congrégation religieuse existait, et au mois de décembre, l'évêque de Lodi, reconnaissant la congrégation, qui prenait le nom de Missionnaires du Sacré-Cœur.



La bienheureuse MARIE - DOMINIQUE MAZZARELLO, co-fondatrice des Filles de Marie-Auxiliatrice, béatifiée le 20 novembre 1938.

L'extension de la congrégation fut rapide. En 1887, la Mère venait à Rome, où elle rencontrait la Mère Marie-de-la-Passion, qui avait fondé, dix années plus tôt, les Franciscaines Missionnaires de Marie; elle obtenait de pouvoir ouvrir une maison dans la Ville Eternelle. Ce point d'attache à Rome, lui serait précieux de l'année suivante, lorsqu'il lui faudrait décider de l'orientation définitive de sa congrégation.

La Mère Cabrini voulait envoyer ses filles dans les missions d'Orient; mais les Missionnaires de St-Charles-Borromée, fondés par Mgr Scalabrini, évêque de Plaisance, lui demandaient instamment de les diriger plutôt vers l'Amérique, pour s'occuper avec eux des innombrables Italiens qui étaient partis s'y fixer. On a calculé que, de 1876 à 1914, 15 millions d'Italiens quittèrent la péninsule; une grande partie se dirigeait vers les Etats-Unis, où, plus ou moins méprisés, abandonnés religieusement, ils ne tardaient pas à se déchristianiser. En 1888, la vénérable Cabrini demanda conseil au Pape Léon XIII; après s'être recueilli et avoir réfléchi, le Pape lui fit cette brève réponse: "Non pas à l'Orient, mais à l'Occident".

Trois mois plus tard, la fondatrice traversait la France, avec sept religieuses, pour gagner les Etats-Unis. Elle-même y séjournerait quatre mois. C'était le premier des huit voyages qu'elle devait y effectuer, les prolongeant parfois vers l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, où elle traversait une fois, à dos de mulet, la Cordillère des Andes, l'hiver à peine fini. L'infatigable voyageuse tenait un journal où elle notait ses moindres impressions et ses états d'âme, et qu'elle envoyait ensuite à ses religieuses.

Partout, elle s'occupait des émigrés italiens, souvent groupés dans de misérables quartiers; elle installait ses filles au milieu d'eux, fondait des écoles, des orphelinats, des œuvres, des hôpitaux, non sans des difficultés parfois très grandes. Quand on embrasse dans une vue d'ensemble toute l'activité dépensée au cours de ses nombreux séjours aux Etats-Unis, on demeure stupéfait; d'autant que, rentrée en Europe, elle ne se reposait guère, mais s'occupait de l'affermissement de sa congrégation, de son établissement en France, en Angleterre, en Espagne.

A partir de 1902, elle ne fera plus que passer par l'Italie; ses dernières années sont toujours aussi actives: un séjour de quatre années consécutives aux Etats-Unis, de nombreux voyages en Europe, en Amérique du Sud, coupés de séjours en Italie — elle y fut réélue supérieure générale en 1916; — enfin, son ultime départ vers l'Amérique du Nord eut lieu en mars 1912; elle devait y mourir, à Chicago, le 22 décembre 1917.

LA BIENHEUREUSE

MARIE-DOMINIQUE
MAZZARELLO

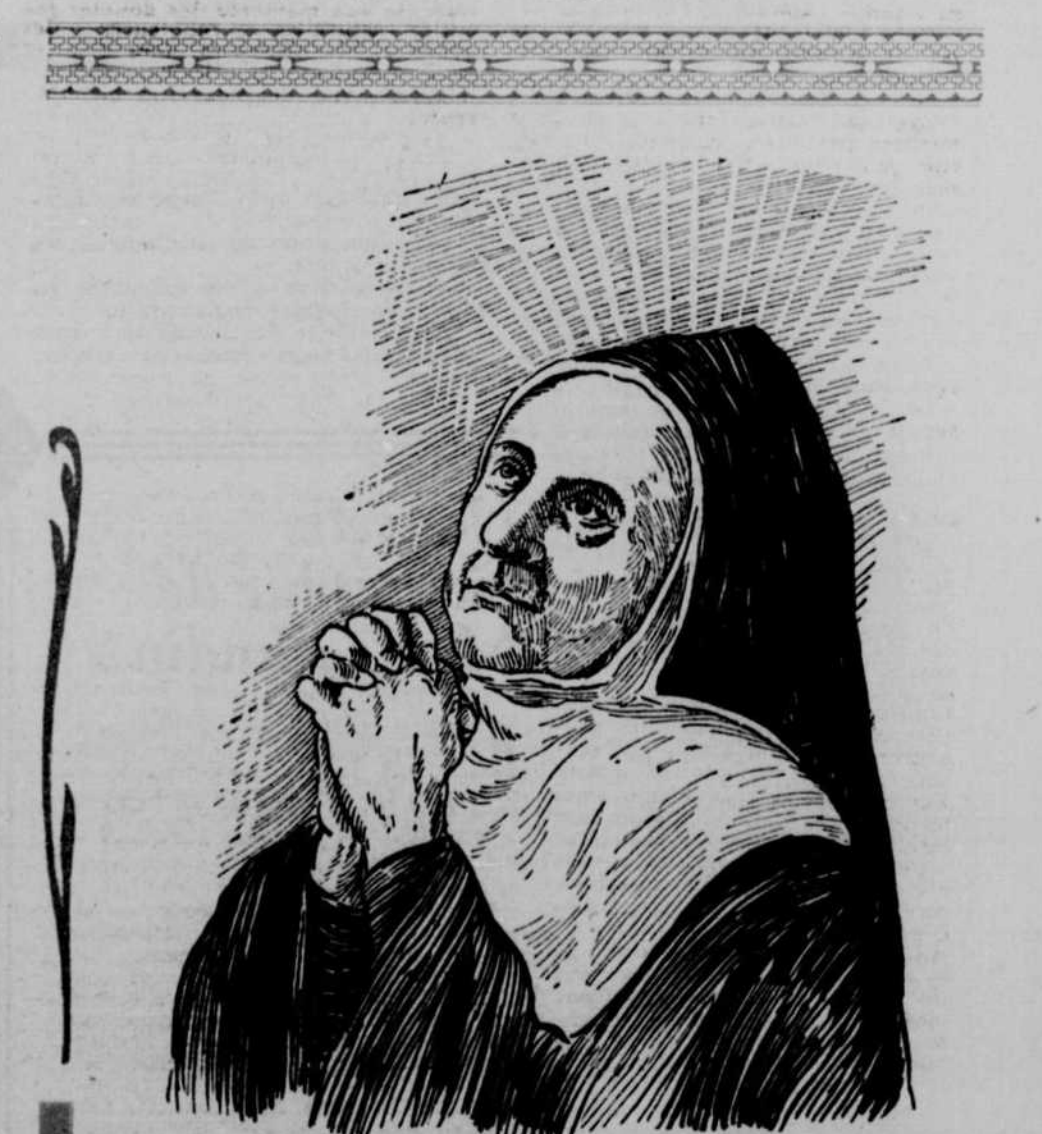
NE comparaissons la vie de la Mère Cabrini, celle de Marie Mazzarello paraît toute simple. La nouvelle Bienheureuse ne vécut que 44 ans; née le 9 mai 1837, elle mourut le 14 mai 1881, sans avoir beaucoup quitté les environs de Turin. Elle grandit dans son village natal de Morone, où très jeune, elle commença à se réunir avec des compagnes pour prier. A 15 ans, ce groupe fondait, sous la direction du curé, Don Pestarino, une association d'Enfants de Marie qui serait un jour le noyau de la Congrégation des Filles de Marie-Auxiliatrice.

D'abord orientée vers leur perfectionnement personnel, l'association les amena à s'occuper d'enfants, et, vers 1860, quittant leurs familles, elles prirent la direction d'un petit orphelinat. Don Pestarino, qui les guidait, était en relations suivies avec Don Bosco qui, quelques années plus tôt, avait fondé à Turin l'Oratoire pour les jeunes garçons. Du 7 au 11 octobre 1864, Don Bosco séjourna à Morone; nous savons maintenant qu'il songeait déjà à compléter l'action de ses Salesiens par la fondation d'une branche féminine. Mais il attendit longtemps avant d'en faire ouvertement la proposition. Ses contacts se multiplièrent, et, le 29 janvier 1872, en la fête de saint François de Sales, l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice prenait officiellement naissance au mois d'août suivant, après leur avoir fait donner une sérieuse formation à la vie monastique par des Soeurs de Sainte-Anne. Don Bosco recevait les vœux des premières religieuses, qui avaient élu la Soeur Mazzarello pour leur Supérieure générale. Celle-ci se recusa et obtint de ne porter que le nom de vicairie; mais, en 1874, elle dut accepter le titre de Supérieure générale. Ce trait est significatif: d'origine modeste, se jugeant peu instruite, la vénérable Mazzarello se croyait incapable de diriger la nouvelle Congrégation. Mais Don Bosco avait discerné, sous son humilité, un jugement sûr et une remarquable maîtrise de soi, qui la désignaient bien pour cette charge.

L'Institut naissait dans la plus grande pauvreté; mais son épanouissement n'en fut pas ralenti. Dès le mois de septembre 1877, une fondation avait lieu en France, à Nice; trois mois plus tard, six Soeurs accompagnaient en Amérique du Sud des religieux salesiens; l'année suivante, dix autres les rejoignaient. A la mort de la fondatrice, quatre ans seulement plus tard, il y avait déjà quatre maisons en Argentine, deux en Uruguay et un premier poste de Mission en Patagonie.

C'est en conduisant jusqu'à Marseille un troisième départ pour l'Amérique en janvier 1881, que la vénérable Mazzarello tomba malade. Après avoir passé l'hiver dans une maison de son Institut, près de Toulon, elle entra à Nizza-Monferrato, où la maison-mère avait été transférée depuis 1879; elle y mourut le 14 mai.

Les derniers mois de sa vie furent marqués par plusieurs faits surmontés analogues à ceux, si nombreux, de la vie de saint Jean Bosco: apparitions de défunts, prédictions de l'avenir. Ils furent rappelés au cours du procès de béatification, qui aboutissait, le 3 mai 1936, au décret reconnaissant l'héroïcité de ses vertus. Ainsi, la grande et célèbre famille salesienne a vu glorieusement, aux côtés de son patriarche Don Bosco, la cofondatrice de cette branche féminine désormais si florissante de l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice.



La bienheureuse MARIE-JOSEPH ROSSELLO, fondatrice des Filles de Notre-Dame de la Miséricorde, béatifiée le 6 novembre 1938.



Les élèves de l'Ecole "Mère Cabrini", à New-York, défilant pieusement devant le corps de la Rév. Mère Françoise-Xavier Cabrini, fondatrice de 70 couvents, aux Etats-Unis, décédée en 1917. Elle a été béatifiée solennellement, à Rome, le 13 novembre.

La sainteté Pie XI a été justement appelé le Pape de la Paix, des Missions et de l'Action catholique, l'histoire le dira également sous le nom de Pape des grandes Encycliques, des Initiatives audacieuses et des Canonisations. Pour ne retenir que ce dernier titre, "Pape des Canonisations", et pour montrer qu'il a été, jusqu'ici, bien mérité, qu'il nous suffise de dire que, depuis son élévation au Souverain Pontificat, S. S. Pie XI a présidé solennellement, en la Basilique vaticane, les cérémonies de canonisation de 34 serviteurs et servantes de Dieu, soit saint Thérèse de l'Enfant-Jésus, saint Jean-Baptiste Vianney (le curé d'Ars), saint Jean Eudes, saint Martin, canadiens, sainte Bernadette Soubirous, saint Jean Bosco, etc.

Le Souverain Pontife a aussi élevé sur les autels, c'est-à-dire qu'il a béatifié un grand nombre de serviteurs et servantes de Dieu, pas moins de 490. Il a, par la suite, canonisé plusieurs nouveaux bienheureux.

Les dernières canonisations ont été celles, le dimanche de Pâques 1938, des saints André Bobola, Jean Léonardi et Salvatore de Horta. Au cours du mois qui s'achève, le Saint-Père, dès son retour au Vatican, après avoir passé l'été en sa villa de Castelgandolfo, a procédé successivement à la béatification de trois fondatrices de Communautés religieuses: la bienheureuse Marie-Joséphine Rosello, le 6 novembre; la bienheureuse Françoise-Xavier Cabrini, le 13 novembre; la bienheureuse Marie-Dominique Mazzarello, le 20 novembre.

Ces saintes religieuses, toutes trois originaires du Nord de l'Italie, y vécurent au cours de ce XIXe siècle qui, à côté des troubles politiques et des misères sociales issues de la Révolution et de l'essor de l'industrie, vit aussi un profond réveil religieux, dont la manifestation la plus belle fut, dans tous les pays, la fondation de nombreuses congrégations religieuses.

Une cérémonie de béatification est toujours très impressionnante et la Basilique Saint-Pierre, pour cette circonstance, se remplit d'une foule, pieuse et recueillie qui vient rendre hommage au nouveau Bienheureux ou la nouvelle Bienheureuse.

Par trois fois, depuis le début de novembre, des foules nombreuses se sont rassemblées à Saint-Pierre pour acclamer les trois servantes de Dieu que le Saint-Père vient d'élever sur les autels, les bienheureuses Rosello, Cabrini et Mazzarello.

aux piliers de l'intérieur; l'abside était ornée de tentures rouges et de guirlandes électriques. Parmi les tribunes dressées pour les assistants, l'une était réservée aux membres des doubles familles — naturelles et religieuses — des nouvelles bienheureuses; dans d'autres étaient groupés des pèlerins, venus de lieux d'origine des nouvelles bienheureuses.

Aux cérémonies du matin, qui ont toujours un caractère assez simple, prirent part les cardinaux de la Congrégation des Rites, plusieurs autres cardinaux.

Le premier acte du cérémonial d'une béatification prévoit la publication du Bref apostolique proclamant la béatification. Les secrétaires de la Congrégation des Rites, et le postulateur de la cause, demandent successivement à S. Em. le cardinal Salotti, préfet des Rites, la permission de lire le décret de béatification. C'est ce qu'un prêtre fait alors du haut d'une petite tribune.

Aussitôt après le Te Deum, est entonné en même temps que s'ébranlent les cloches de la basilique; tous les regards se tournent vers le fond de l'abside, où une image de la nouvelle bienheureuse apparaît bientôt dans la gloire du Bernin.

L'officiant, (S. Exc. Mgr Migone, archevêque titulaire de Nicomédie, aumônier secret du Pape, pour la première béatification; le cardinal Mundelein, archevêque de Chicago, pour la seconde; ... pour la troisième) vient enfin encenser l'image et les reliques de la Bienheureuse. Et lorsque l'hymne triomphale est achevée, il revêt les ornements sacrés pour chanter la première messe en l'honneur de la bienheureuse.

Pour la solennité du soir, la foule est toujours particulièrement dense. L'entrée du Pape, est particulièrement émouvante. Au milieu des acclamations, précédé des cardinaux, entouré de sa cour, il parcourt lentement la nef, porté sur la sedia contournée la Confession et gagne l'autel de l'abside, où il vénérera la relique de la nouvelle Bienheureuse. Il assiste ensuite à un Salut solennel; avec la bénédiction du Saint Sacrement, la cérémonie proprement dite prend fin.

Le postulateur de la cause, s'avance alors pour offrir au Souverain Pontife un riche reliquaire, un exemplaire de la vie de la Bienheureuse et un immense bouquet de fleurs.

Au moment de quitter la basilique, le Saint-Père se dresse sur la sedia et bénit longuement la foule, salué par des acclamations.

Nous voulons, en cette page, dire, le plus brièvement possible, ce que fut la vie des trois nouvelles Bienheureuses.

L'EGLISE

catholique en Chine

L'ANNUAIRE des Missions catholiques de Chine de l'année 1938, avec les résultats de l'œuvre missionnaire durant l'année qui va de juillet 1937 à juillet 1938, donne l'état des Missions pour la Chine entière au 25 décembre 1937.

Très intéressant, cet annuaire est aussi très instructif. Il permet de constater, en même temps que ses progrès, la place importante qu'occupe désormais l'Eglise catholique en Chine, mettant ainsi à même de juger de l'influence qu'elle exerce ou est appelée à exercer dans ce pays.

Comme on le voit par cet annuaire, l'Eglise de Chine est d'ores et déjà fondée et solidement établie.

Si ses débuts ont été longs et pénibles, son développement promet d'être rapide.

En toutes choses, c'est le commencement qui est difficile, dit un proverbe chinois. Ses difficultés du début, l'Eglise catholique les a surmontées en Chine; la voie s'ouvre désormais large devant elle et prometteuse de succès.

L'annuaire des Missions de Chine n'est pas un rapport ou un compte rendu au sens ordinaire du mot : c'est la statistique un peu sèche peut-être, mais fort intéressante, des résultats obtenus durant un an, durant un exercice, disent les missionnaires, de juillet 1936 à juillet 1937. Il donne de plus l'état des Missions de Chine à la fin de cette même année 1937.

Il débute par un résumé qui ne manque pas d'éloquence :

Au 25 décembre 1937, il y avait en Chine :

3,018,338 catholiques, soit un catholique pour 154 habitants; 4,675 prêtres, dont 1,898 Chinois, soit un prêtre pour 99,679 habitants et pour 645 catholiques; 5,993 religieuses, dont 3,769 Chinoises.

Durant cette année 1936-37, et compte tenu des décès, des expatriations et autres causes de diminution, l'accroissement de la population catholique a été de 84,163 unités.

Depuis le 9 août 1922, il y a en Chine un délégué apostolique. Ce n'est pas un nonce, mais un haut dignitaire ecclésiastique, chargé de coordonner les efforts des missionnaires, de présider à leurs travaux et de représenter auprès d'eux le Pape.

Il est secondé par une Commission synodale, composée de missionnaires étrangers et de prêtres chinois.

Au 25 décembre 1937, on comptait dans la Chine entière :

1 évêché à Macao, 80 vicariats apostoliques, 39 préfectures apostoliques, 6 Missions indépendantes. Soit, en tout, 135 divisions ecclésiastiques.

Sur ce nombre, 23, donc, 23 Missions sont confiées, au clergé indigène et ont à leur tête des évêques ou des prêtres apostoliques chinois. C'est dire que l'Eglise catholique, non seulement a déjà pris profondément racine dans le pays, mais encore qu'elle a commencé de faire en Chine ce qu'elle a toujours fait et fera partout : elle fonde petit à petit l'Eglise chinoise, ce qui signifie que, peu à peu, au fur et à mesure des possibilités, elle confie à la Chine le soin de s'évangéliser elle-même.

Grâce à l'impulsion donnée à l'œuvre missionnaire par le Pape Pie XI le nombre des Congrégations prenant part à l'évangélisation de la Chine va augmentant tous les ans.

Il y a à l'heure actuelle 27 Congrégations ou Sociétés différentes de prêtres s'occupant directement d'évangélisation. Il y a en outre 10 autres Sociétés vouées soit à la prière, soit à l'instruction ou à la prédication, soit aux œuvres de miséricorde. De plus : 6 Congrégations de Frères, avec 162 membres étrangers et 185 membres chinois tiennent de nombreuses et florissantes maisons d'éducation.

57 Congrégations étrangères de femmes avec 2,224 membres étrangers et 1,009 membres chinois s'occupent d'instruction, d'évangélisation, d'œuvres de miséricorde ou s'adonnent à la prière.

48 Congrégations ou Sociétés indigènes de femmes avec 2,749 membres s'occupent elles aussi d'instruction, d'évangélisation, d'œuvres de miséricorde.

On compte 959 grands séminaristes dans 25 Grands Séminaires et 5,975 élèves dans 106 Petits Séminaires ou probatoria.

Durant l'exercice 1936-37 ont été administrés en Chine :

576,348 baptêmes, dont 89,267 de nouveaux convertis, 99,040 confirmations, 23,436 mariages, 34,223 extrêmes-onctions, 11,572,291 confessions, 29,645,335 communions.

Ces chiffres, éloquentes par eux-mêmes, se passent de commentaires. En marquant l'activité de l'Eglise catho-

lique en Chine, ils disent ses succès, ils montrent de plus la solidité de l'œuvre missionnaire et sa vitalité.

En dehors des œuvres d'évangélisation proprement dite, des œuvres d'éducation, de miséricorde ou de prière, d'autres se fondent peu à peu, à l'image de ce qui se fait dans les pays catholiques, par exemple :

L'Action catholique avec ses cinq sections d'hommes, de femmes, de jeunes, d'intellectuels, d'œuvres sociales. Elle comptait, au 25 décembre 1937 : 66 Conseils diocésains et 625 associations paroissiales.

L'Apostolat de la prière, avec plusieurs bulletins ou revues.

L'Œuvre des messes et croisade de prières, avec un bulletin, etc.

416 orphelins entretenus et éduqués 28,841 enfants.

La Sainte-Enfance, de son côté, entretenait 90,514 bébés.

Dans les 267 hôpitaux ou hospices fondés en Chine par les Missions et entretenus par elles, on a hospitalisé 97,896 malades et 6,359 vieillards.

1,023 dispensaires ont donné gratuitement 10,032,838 consultations et les remèdes qui s'imposaient.

Les Missions ont fondé huit léproseries et bien d'autres œuvres de miséricorde, que la charité, l'amour des hommes en vue de Dieu, comme nous le disions plus haut, leur a inspiré de fonder. Maisons d'aliénés, de sourds-muets, d'aveugles; refuges, nombreux ateliers, ouvrages plus nombreux encore où une très nombreuse jeunesse est en apprentissage.

Les œuvres de presse sont nombreuses aussi. Certaines ont acquis une importance et une réputation enviables. L'imprimerie des Missions-Etrangères de Paris, à Hong-Kong, imprime en 22 langues différentes et en de nombreux dialectes dérivant de ces langues ou s'y rattachant.

Les Missions catholiques de Chine subviennent aux frais de 15,789 écoles, allant des écoles de prières et de rudiments jusqu'au secondaire supérieur, et que fréquentent 432,403 élèves.

EN RUSSIE SOVIETIQUE

LA CATHEDRALE DE KRASNOI- ARSK DETRUITE A LA DYNAMITE

Les autorités soviétiques ont procédé à la destruction de la cathédrale orthodoxe russe de Krasnoïarsk, en Sibérie orientale.

La destruction a été effectuée au moyen de charges de dynamite.

Une "maison de l'athéisme" sera édiflée sur l'emplacement de l'édifice.

LA PROPAGANDE ANTIRELIGIEUSE EN U. R. S. S.

L'activité antireligieuse reprend en U. R. S. S., et notamment en Russie centrale, avec une force accrue. Les Conseils municipaux des différentes villes ont reçu l'ordre de faire une propagande d'athéisme. C'est dans ce but que l'on crée actuellement des "Offices d'athées militants".

Nouvelle biographie de Mgr Grandin

L'E. R. P. Hermant a publié un abrégé de la Vie de Mgr GRANDIN dans la collection Xaveriana des RR. PP. Jésuites de Louvain: Mgr Vital-Justin GRANDIN, O.M.I., apôtre du Nord canadien 1829-1902 — 160, 32 pages.

L'auteur a rétabli l'histoire en ce qui regarde les relations de Mgr GRANDIN avec la Belgique. En novembre 1893, après le Chapitre général de sa congrégation des Oblats, le grand évêque missionnaire entreprit une campagne de conférence en Belgique : Malines, Namur, Floreffe, Bastogne, Turnhout, etc., le virent à leur tour. A Turnhout, le R. P. Théodule Neut, jésuite, l'annonçait aux élèves aspirants missionnaires : Mes enfants, l'évêque que vous allez entendre est un vrai saint. — A Bastogne, le chanoine Malgouët fut aussi expressif : Un saint vous parlera demain. — Un témoin d'alors écrit : Au Petit Séminaire de Bastogne nous avions entendu parler bien souvent des missions, mais jamais aucun missionnaire n'avait su remuer nos cœurs comme la simple et si captivante éloquence de Mgr GRANDIN. Tout en lui nous paraissait si surnaturel... Après nos discours trois jeunes séminaristes se présentèrent à lui et sont revenus plus tard missionnaires dans l'Ouest canadien. Ce sont les RR. PP. BALTER, KALMES et LAMBOT.

LE SONGE

d'une vieille païenne réalisé

N février dernier, par un beau dimanche ensoleillé, j'étais appelé en toute diligence au chevet d'une vieille païenne malade qui demeurait sur la Réserve Moskawequan à quelque dix milles d'ici. J'attalai mes "drivers" et partis, l'âme pleine d'une joie anticipée à la pensée que ma vieille Kitcikikowinind, que j'avais maintes fois visitée et instruite, allait enfin se faire chrétienne.

Mes vaillants coursiers eurent tôt fait de franchir la distance de dix milles qui me séparait de sa demeure. Là en descendant de ma voiture, je fus accueilli par les ovations d'une meute de chiens qui menacèrent grandement de faire des franges à ma soutane. Je devisais sur les moyens à prendre pour me concilier leur amitié, lorsqu'un sauvage colossal apparut sur le seuil de la porte, et, d'un "shut" !! apaisa la tempête soulevée par mon intrusion au milieu de la gent canine. Je me frayai un passage à travers mes ennemis reconciliés et entrai triomphant. C'était un taudis de huit par dix, où l'hygiène et l'oxygène étaient également rares ! — "Ah ha ! ma bonne vieille dis-je à la patiente en lui touchant la main, te voilà bien punie pour avoir trompé le Grand Esprit." — "Comment moi trompé le Grand Esprit ?..." Oui, toi !... Tu lui avais promis, il y a plus d'un an, de te faire baptiser, si ton fils revenait guéri de l'hôpital. Et voilà, qu'il est revenu depuis plusieurs mois, et tu n'as pas encore accompli ta promesse ! On ne se joue pas comme cela du Grand Manitou ! Je disais cela non pas tant pour elle que pour son mari qui s'était toujours obstiné même de la laisser, et qui présentement, se tenait blotti dans un coin de la maison, ayant l'air persuadé qu'il était l'objet de mes invectives. Il s'aventura mal assuré : "Si tu te fais baptiser, je te rejette à tout jamais." L'air de son visage ne s'accordait guère avec ses paroles, je conclus qu'il n'était pas réellement sincère. "Homme de la Prière

interrompit la courageuse malade, ce que j'ai promis au Grand Esprit je vais l'accomplir. Baptise-moi tout de suite ! Baptiste aussi mon petit-fils qui dort là-bas sur la balançoire." Je faisais d'une pierre deux coups. Je sortis de ma sacochette ce qu'il fallait pour baptiser et déposai le tout sur ce qui avait déjà été une cuvette, et qui, maintenant servait de poêle. C'était le seul meuble perceptible dans la maison. Heureusement que le feu était éteint !

Quand tout fut prêt, la vieille malade se leva malgré sa faiblesse décidée à se tenir debout pendant la cérémonie, montrant ainsi qu'elle se rendait bien compte de la grandeur de l'acte qui allait s'accomplir. (A ce moment notre vieux païen disparaît de la scène, craignant, sans doute, de ne pouvoir contenir ses émotions religieuses pendant l'administration du baptême.) Malgré les gouttes de sueur froide qui inondaient son visage la courageuse malade resta debout jusqu'à la fin. Le petit-fils, lui, prouva péremptoirement par ses cris ininterrompus que le Grand Manitou l'avait doué d'irrésistibles cordes vocales. La cérémonie accomplie je causai assez longuement avec ma vieille néophyte, l'encourageant à offrir ses souffrances au Bon Dieu.

Je pris congé d'elle et sautai dans ma voiture ayant à mes côtés son honorable vieux qui voulait visiter un de ses voisins.

Trois semaines plus tard la malade était complètement rétablie et venait à jeun après trois milles de marche, faire sa Première Communion à la chapelle de l'Ecole. Sa grande foi lui avait sans doute valu sa guérison. L'automne précédent elle m'avait raconté un songe qu'elle avait eu plusieurs années auparavant alors qu'elle n'avait jamais vu ni robe noire, ni femme de la prière (religieuse). "Une nuit, m'avait-elle raconté, alors que j'étais malade, le "Grand Esprit me fit voir quelque chose de bien beau. Je vis devant moi un "beau chemin droit, paré d'or et bordé de beaux arbres verdoyants. Ce chemin conduisait à un palais tout illuminé. Dans l'escalier où je montai se tenait debout un homme vêtu d'une longue robe noire. Deux morceaux d'or croisés brillaient sur sa poitrine. Je vis ensuite un long couloir où je fus invitée à entrer. Il aboutissait à une "salle spacieuse et resplendissante de lumière. Je vis là un grand nombre de femmes vêtues de noir. Il y avait aussi là un très grand nombre d'enfants à genoux dans une attitude de prière, ils parlaient tout haut et chantaient pour honorer le Grand Esprit... "La Robe Noire me dit que moi, aussi j'étais destinée à entrer un jour dans "cette maison de la prière et que je "devais placer mes enfants à l'Ecole." C'est ce qui arriva. Elle mit trois de ses enfants à l'école, les fit baptiser, et, tout récemment embrassa elle-même la religion chrétienne. Elle fut la seule de cette Réserve à faire baptiser ses enfants, et elle-même, risquant d'être répudiée de son mari encore païen, accomplit courageusement la promesse qu'elle avait faite au Grand Esprit.

F. POULIN, père O.M.I.,
Lestock, Saskatchewan.

Chez les Esquimaux du Mackenzie

SON Exc. Mgr Pierre Fallaize, O.M.I., coadjuteur de Mgr Breyinat, O.M.I., nous communique l'état du personnel des missions esquimaudes du Vicariat, en date du 8 septembre 1938 :

I.—SECTION DE L'OUEST :

- 1.—Akavik (Immaculée-Conception). — Ecole et hôpital : RR. PP. Trocellier et Franche; 4 Frères Convers.
- 2.—Stanton (N.-D. des Saints-Anges): RR. PP. L'Helgouoc'h et Dehurtevent.
- 3.—Paulatuk (N.-D. de Lourdes) : RR. PP. Binamé et Griffin; F. C. Kraut.

II.—SECTION DE L'EST :

Esquimaux du Cuivre :

- 1.—Coppermine (N.-D. de Lumières) : RR. PP. Le Mer et Raymond.
- 2.—Burnside (N.-D. de Sion) : RR. PP. Delalande et Joseph Adam.
- 3.—Minto Inlet (Christ-Roi) — fondation récente sur les bords ouest de la Terre Victoria. — R. P. Buliard.

Le Frère Beckschaefer a passé de longues années dans les missions oblates de la Côte, et a dû être transféré à la maison de Fort Smith, pour y refaire une santé presque complètement épuisée. Ce vétéran des missions va mieux et ne désire qu'une chose : continuer à se dévouer au service du bon Dieu.

JUBILES EN OUGANDA

L'ANNEE 1938, a été riche en jubiles dans l'Ouganda; en juin les missionnaires célébrèrent les noces d'argent de Son Exc. Mgr La coursier, vicaire apostolique du Ruwenzori, des Pères Lefèvre, Martin et Labréque; en juillet les noces d'argent des deux premiers prêtres indigènes de la région, le P. Mukasa et le P. Lumu. Le 9 octobre, enfin les missionnaires fêtèrent les noces d'or sacerdotales du P. Gacon, qui appartient à la neuvième équipe des Pères Blancs envoyés par le cardinal Lavergne en 1890. Les Missionnaires mirent huit mois à faire le voyage d'Alger à Rubaga, dans l'Ouganda; le vieux missionnaire fit ses premières armes avec le P. Streicher au Buddu, où il fonda la station de Kasozzi. La grande foule de chrétiens et les nombreux collègues qui vinrent le féliciter prouvèrent au missionnaire, qui a donné presque 50 ans de sa vie aux indigènes de l'Ouganda, que ses sacrifices avaient porté leur fruit et ce fut une grande consolation pour ce vétéran de recevoir en cette circonstance une bénédiction spéciale du Souverain Pontife.

Erreurs DU TOTALITARISME

Avaleur d'édés. — N'ayez pas peur; malgré ce que son titre semble promettre, il ne vous mangera pas : il se contente de procéder au lancement des navires. L'expression vient de aval et de né ou nef, c'est-à-dire navire (d'après Abel Hugo).

Aplaigneur. — L'aplaigneur n'est pas un monsieur qui se plaint : c'est un ouvrier chargé de peigner les étoffes pour en faire sortir les brins de laine.

Amareilleur. — N'est pas un spécialiste en amarrage de bateaux; mais il travaille tout de même au bord de la mer. Il est chargé de régler l'adduction de l'eau dans les parcs à huitres.

Aouteron. — N'est ni un insecte ni une maladie : c'est un ouvrier qui se loue pour la moisson.

Aquiculteur. — L'aquiculteur ne fait pas pousser l'eau, mais les plantes aquatiques.

Billonneur. — Désigne tantôt l'ouvrier agricole chargé de tracer des sillons, tantôt un fabricant de fausse monnaie.

Brigadier. — N'est pas fatalement un soldat; on appelle en effet ainsi le premier des garçons dans les cafés et chez les boulangers.

Bouchoteur. — S'occupe de l'élevage des moules, ces intéressants coquillages réclament en effet des soins particulièrement attentifs.

Brideuse. — Elle ne confectionne ni brides ni harnais d'aucune sorte : son art est bien plus délicat. C'est en effet une dentelière spécialisée dans le point d'Alençon.

Chambrelan. — Une figure spéciale aux cartes, comme le brelan ou la quinte ? Non ! C'est un ouvrier qui travaille en chambre.

Cantonnier. — Il n'y a pas que l'employé chargé d'entretenir nos belles routes de France que l'on appelle cantonnier. L'instituteur habitant le chef-lieu de canton et chargé d'aviser ses collègues des ordres de service donnés par l'inspecteur d'Académie a aussi droit à ce titre.

Encaqueur ou Caqueur. — Caqueur ne vient pas de caquet, et le caqueur n'est pas un monsieur qui bavarde à tort et à travers : c'est un ouvrier qui entasse les harengs fumés dans des caques, c'est-à-dire dans des barils.

GEORGES DUHAMEL vient de signaler, dans le "Figaro", une des erreurs du régime totalitaire imposé à l'Allemagne par les nazis. Quand des Français instruits se trouvent réunis pour deviser, écrit-il, il arrive qu'une voix s'élève et pose cette question toute simple : "Quelqu'un peut-il citer le nom d'un grand écrivain, d'un grand savant ou d'un grand artiste vivant aujourd'hui en Allemagne? Cette question est toujours suivie d'un profond silence. Parfois une voix hésitante s'élève et prononce un nom qui ne fait naître ni protestation ni approbation parce que personne ne le connaît. Alors l'entretien reprend et d'autres noms sont prononcés. On dit Einstein, Thomas Mann, Freud, von Unruh, Heinrich Mann, Remarque, Ludwig, Zweig, Werfel, Schickel... Mais tous ceux-là, qui maintiennent les hautes traditions de la culture allemande, tous ceux-là sont en exil.

Je sais, ajoute M. Duhamel, qu'un certain nombre de bons écrivains et d'universitaires de grand mérite vivent encore en Allemagne, et je pourrais citer leurs noms. Naguère encore, nous entretenions avec eux des correspondances amicales. Quel affreux silence est donc tombé sur cette

amitié ? Que nous faut-il croire ? Ces esprits d'élite sont-ils terrorisés ? Sont-ils abattus ? Sont-ils désespérés ? Nous ne pouvons pas le savoir.

Les musiciens eux-mêmes ont fui. M. Furtwaengler, de qui j'ai fait ici même l'éloge, au printemps dernier, est le seul chef d'orchestre qui accepte encore de représenter aux yeux du monde une nation puissante, mais déshéritée, une nation qui fut longtemps la plus musicienne de toutes.

Un tel phénomène ne devrait-il pas ouvrir les yeux des Allemands sur l'erreur criminelle dans laquelle ils persévèrent ?

Tous les observateurs de l'Allemagne s'accordent à reconnaître que ce problème de la culture irrite et déconcerte les chefs du IIIe Reich. Ces chefs disent et répètent avec entêtement : "Cela viendra ! Nous allons y penser ! Nous vous réservons des surprises !" Mais on sent bien que les aventuriers audacieux qui dirigent aujourd'hui ce grand peuple ne connaissent pas la recette de la culture et qu'ils sont incapables de déterminer la culture, car il est quand même plus facile de tracer une route autodrome ou de construire des fortifications que de susciter le génie.



Saint-Dominique

(Suite de la première page)

pièce angulaire eut lieu le 8 juin 1930. La cérémonie fut présidée par Son Exc. Mgr Omer Plante, auxiliaire de Québec et administrateur du diocèse pendant l'absence de Son Em. le cardinal Rouleau. Parmi les personnalités qui assistèrent à cette cérémonie, mentionnons lord Willingdon, gouverneur général du Canada, l'hon. H.-G. Carroll, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, l'hon. L.-A. Taschereau, premier ministre de Québec, S. H. H.-E. Lavigne, maire de Québec, etc.

Les paroissiens de Saint-Dominique eurent le bonheur d'entrer dans leur église pour la fête de Noël de la même année (1930). Cette église, dont sont si fiers les paroissiens de Saint-Dominique, est un des plus beaux édifices religieux de la Vieille Capitale. Avec le monastère des Dominicains, auquel elle

est rattachée par un édifice qui abrite, en plus d'une salle paroissiale, les bureaux nécessaires à l'administration paroissiale, l'église Saint-Dominique constitue un beau groupe monastique.

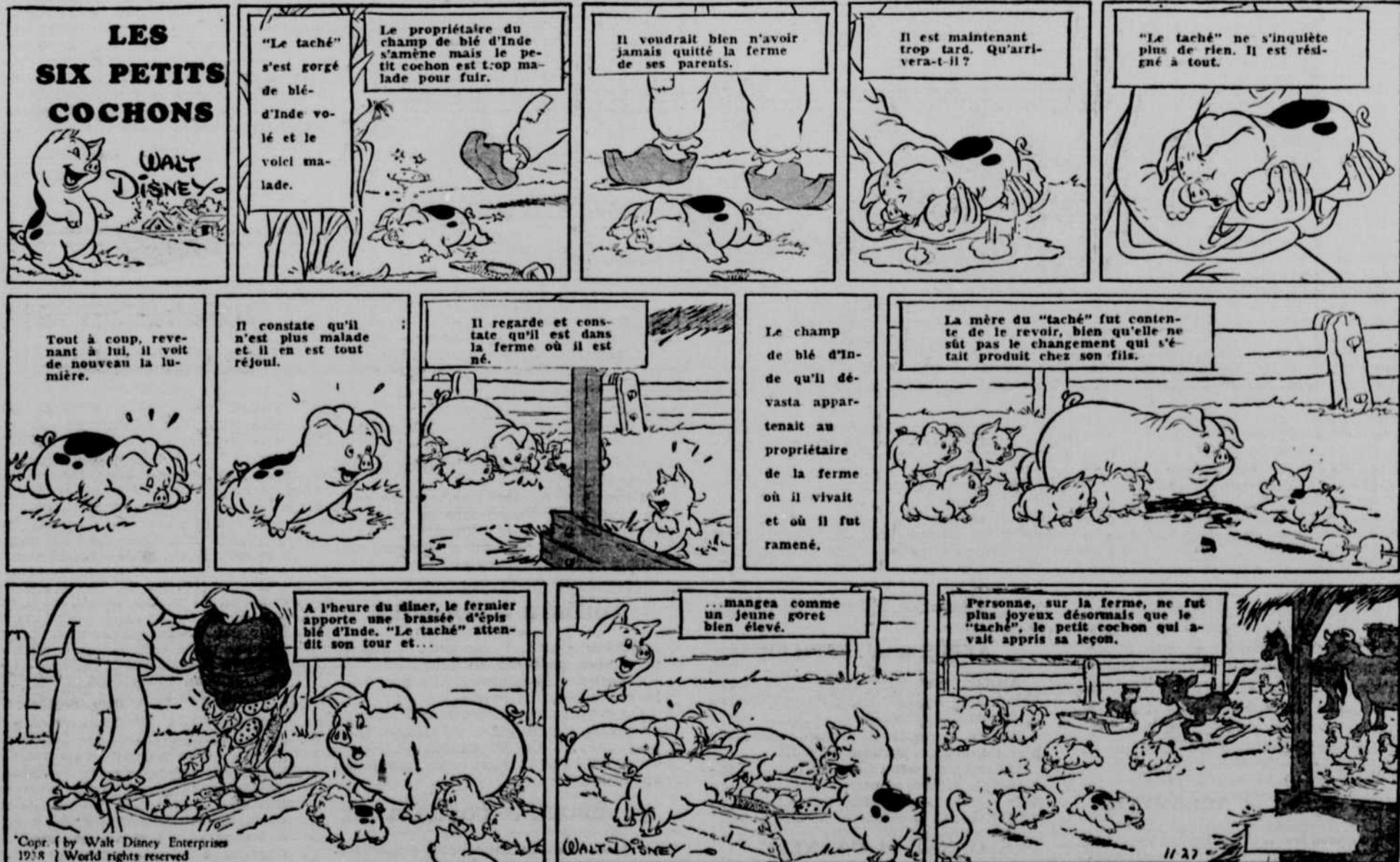
La paroisse Saint-Dominique, qui a maintenant treize années d'existence, a fait, sous la sage et dévouée direction de son curé, des progrès remarquables. Toutes les œuvres que l'on voit dans les vieilles paroisses y ont été établies et y sont florissantes. Parmi les plus importantes, signalons les deux chœurs de chant : les Chanteurs de Saint-Dominique et les Chanteuses du Rosaire.

Dès 1928, des écoles paroissiales ont été établies. Toutes deux sont abritées dans un édifice qui s'élève sur la rue Bourlamaque. L'école des garçons a été confiée aux Frères de l'Instruction chrétienne, et celle des filles aux Religieuses de Jésus-Marie.

LES vieux chants populaires albanais reflètent la croyance assez répandue aux fantômes non seulement des morts mais de ceux que guette la mort. Souvent des montagnards assurent avoir vu la double d'une personne errer dans la campagne ; sa mort est certainement prochaine ; la preuve, s'il en faut une : un corbeau s'est perché sur l'église ou sur le presbytère, et, signe infallible qui précède d'un mois le trépas, l'étoile du futur défunt est tombée du ciel derrière sa maison ou son champ, car il n'y a aucun doute sur ce sujet ; chacun naît sous une étoile qui se détache du ciel à sa mort ; pauvre ciel, depuis le temps qu'on meurt sur la terre il devrait être bien sombre !

La coutume exige que le moribond soit porté sur le pas de la porte pour pouvoir "lancer un dernier regard sur le monde qu'il quitte". Le soir, dans les chaumières on raconte des histoires vraies, la terre n'a pas voulu garder la dépouille dans son sein, des fantômes errent désolés et jettent des pierres contre leur ancienne demeure et implorent des prières ; leurs demandes sont parfois plus concrètes, ils veulent par exemple qu'on change les limites d'un champ ! Leurs cris de souffrance sont si forts qu'on ne peut même pas les comparer aux cris des pleureurs poussés pendant deux ou trois heures sur la tombe du défunt, le fameux Omel, le chant de la mort, qu'on entend, paraît-il, à cinq heures de marche.

En juillet 1925, à Naushoit d'Orosi on tira plus de 600 coups de fusils contre une de ces terribles "ombres nocturnes", vue par plus de 200 personnes dans 40 fermes différentes et qui fit trembler les chiens habitués pourtant à affronter les loups. Sans doute aujourd'hui voit-on moins souvent qu'autrefois, les bons vieux temps, l'ombre nocturne, mais l'explication est fort simple : le diable n'a plus besoin de tout cet appareil pour courir le monde, "car aujourd'hui il s'est installé confortablement sur l'épaule d'un chacun". Ces fables ne sont pas bien orthodoxes mais elles n'ont pas le fond de la foi ; les paysans du moyen âge avaient la foi solide et croyaient ferme à ces fables. Le paysan albanais n'ignore pas le sort des morts et son vocabulaire habituel le prouve : "Dieu l'a pris, son âme est dans la gloire" ; et il est bien difficile de trouver une personne qui soit passée de cette vie à l'autre sans les sacrements et les prières de l'Eglise.





Le Prince Vaillant

Roman historique du temps
du roi Arthur. — par
HAROLD R. FOSTER

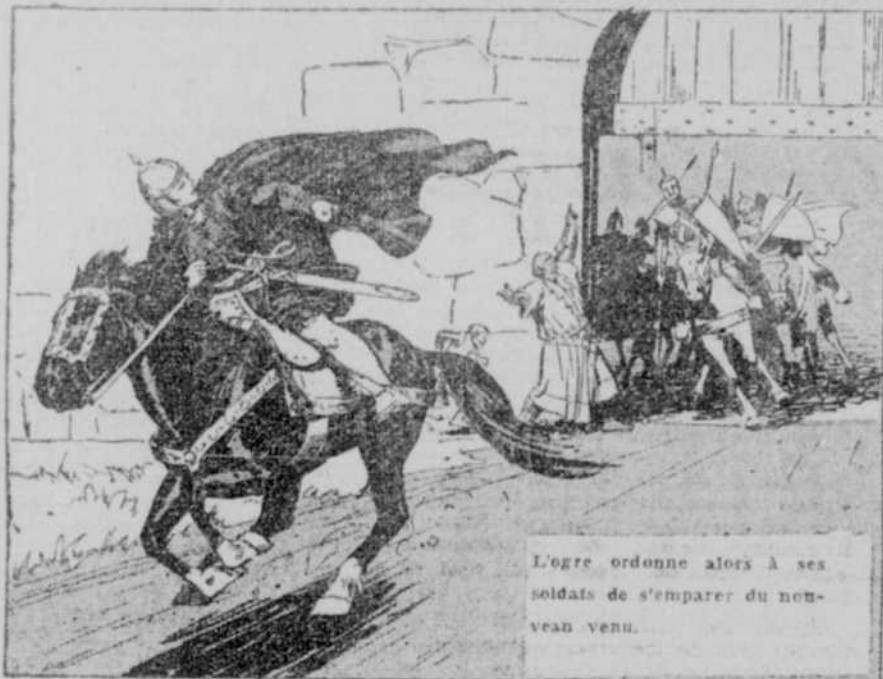
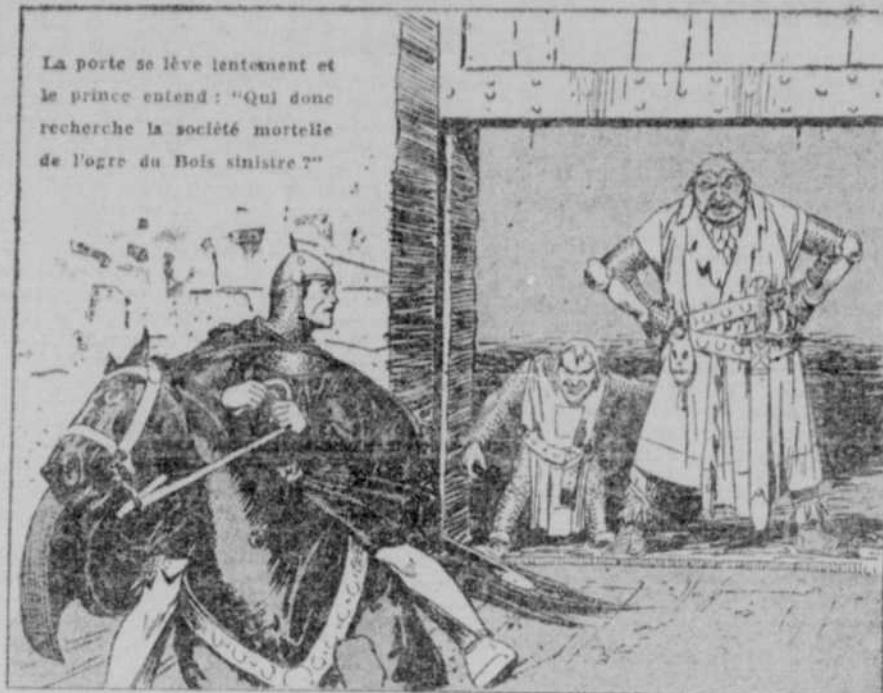


Sir Gawain, parti à la rescousse des parents d'Hélène, est blessé et est hospitalisé par un ermite. Le prince part seul pour le château où l'ogre retient les parents de la jeune fille.



En dépit du sinistre avertissement, le prince sentie fortement dans la porte qui pend à la porte du château.

La porte se lève lentement et le prince entend : "Qui donc recherche la société mortelle de l'ogre du Bois sinistre ?"



L'ogre ordonne alors à ses soldats de s'emparer du nouveau venu.



Mais le jeune prince réussit à échapper aux soldats de l'ogre. Il se réfugie dans un bois épais dominant le château.



Il semble maintenant que l'ogre a plus l'air ridicule qu'effrayant. Il lui vient aussitôt une idée qu'il va mettre à exécution.



"Ainsi, se dit le prince, l'ogre conduit en effrayant son monde. Si je prenais la même attitude". Et notre jeune ami se prépare à entrer dans le château à la faveur de la nuit.

La semaine prochaine : LE MUR DU CHATEAU

44-12-11-37

LES MOTS QUI SE RESSEMBLENT

Il existe en français, comme dans toutes les langues, d'ailleurs, des mots qui sont presque semblables et qui, pourtant, n'ont pas du tout la même signification. Dans la plupart des cas, on les distingue assez bien, mais il arrive qu'on les confonde entre eux et que l'on emploie l'un d'eux pour son frère presque jumeau !

AEROMETRE et AREOMETRE

Un **aéromètre** est un instrument qui sert à mesurer la densité ou la raréfaction de l'air.

Un **aréomètre** est un instrument qui

sert à déterminer la densité relative des liquides.

AFFILER et EFFILER

Affiler, c'est donner du fil au tranchant d'un instrument, d'un couteau ou d'une lame quelconque.

Effiler, c'est tout autre chose : cela signifie défaire un tissu fil à fil.

On dira, au sens figuré : il a la langue bien affilée, et non effilée. Mais on dira : effiler une étoffe de soie, et non pas l'affiler !

CANNE et CANNELE

Canné se dit d'une chaise, par exemple, dont le siège ou le dossier sont gar-

nis avec des bandes de roseaux ou des joncs tressés.

Cannelé se dit d'un objet qui est orné de cannelures, c'est-à-dire de moulures creuses en forme de sillons.

Les colonnes de l'ordre dorique sont cannelées ; elles comptent en général 16 à 20 cannelures.

COLORER et COLORIER

Colorer, c'est tout simplement donner une teinte, naturelle ou artificielle.

Colorier, c'est apposer plusieurs couleurs sur certains objets.

On dit qu'un verre est coloré lorsqu'il est uniformément teinté de bleu, de rose, de jaune... On dit au contraire qu'il est colorié, lorsqu'il est orné d'un dessin en couleurs.

COURBURE et COURBATURE

La **courbure** indique l'état d'une chose courbée : la courbure d'une voûte.

Une **courbature**, c'est une lassitude ressentie dans une partie du corps.

Charles IV

Charles IV, roi de France, avait fait construire 4 grands palais, et, dans chacun d'eux, il avait 4 pièces réservées pour son usage strictement personnel. Chaque pièce comportait 4 portes et 4 fenêtres. L'empereur prenait 4 repas par jour, au cours desquels il lui était servis 4 mets et 4 vins différents.

Sa couronne se relevait en 4 branches ; ses habits étaient immuablement divisés en 4 couleurs, et il parlait 4 langues : l'allemand, le français, l'espagnol et l'anglais. Il fut marié 4 fois. Ses attelages étaient formés de 4 chevaux. Son empire était divisé en 4 Etats défendus par 4 corps d'armée, et il changea 4 fois de capitale.

Lorsqu'il mourut, le 4 octobre 1378, 4 docteurs se trouvaient à son chevet.

Dimanche, 27 novembre 1938

La persécution religieuse en Allemagne

LES nazis s'obstinent à salir les victimes de leurs violences ; ne reculent pas devant les pires calomnies pour déconsidérer les fidèles qu'ils poursuivent par les procédés les plus odieux. C'est ainsi qu'une dépêche de Innsbruck au D. N.B. annonce que le commissaire du Reich en Autriche a ordonné la fermeture immédiate du couvent des Servites. Huit personnes appartenant au grand couvent ont été arrêtées.

Un assez grand nombre de citoyens d'Innsbruck seront également arrêtés. L'information du D. N. B. ose prétendre que la décision du commissaire du Reich est intervenue à la suite d'une enquête qui "aurait révélé un état d'immoralité tel qu'il n'est pas possible de mettre au courant l'opinion publique". Au sujet des arrestations opérées au couvent des Servites, le *Voelkischer Beobachter* précise que neuf religieux ont été arrêtés jusqu'à présent. En outre, les arrestations d'habitants d'Innsbruck ; annoncées vendredi dans cette affaire, ont été opérées en assez grand nombre.

Les persécuteurs en Allemagne et en Autriche dépassent encore ceux qu'à stigmatisés Lactance. Leurs lâches calomnies ne peuvent que dresser contre eux tous les honnêtes gens.

L'OSSERVATORE ROMANO s'indigne de la guerre contre l'Ecole catholique en Allemagne

L'OSSERVATORE ROMANO évoque les phases de la lutte menée en Bavière par les autorités nationales-socialistes contre les écoles catholiques et constate avec amertume que le "calvaire" de celles-ci aboutit à une destruction complète.

Cinq millions et demi de catholiques bavaïrois, que possédaient 5.223 écoles élémentaires, écrit l'organe du Vatican, n'en ont plus aujourd'hui une seule, 700.000 écoliers catholiques qui jusqu'à présent recevaient leur instruction dans les écoles catholiques, doivent suivre aujourd'hui systématiquement, dans les écoles nationales-socialistes, les directives idéologiques antichrétiennes de Rosenberg, Waechter et Bauer. Il faut ajouter à ces écoles élémentaires les centaines d'autres écoles catholiques secondaires, qui ont été toutes abolies et transformées en écoles non catholiques.

Le journal montre ensuite la tactique suivie par le national-socialisme pour frapper les écoles catholiques sans paraître porter atteinte aux dispositions du Concordat et qui a consisté à exercer une pression sur les parents en vue de soustraire les enfants à ces écoles et d'amener par là leur disparition.

La police secrète, assure "l'Osservatore Romano", a été appelée elle-même à prêter son appui.

On a interdit les réunions de parents, dit-il, on a saisi les circulaires des curés aux familles. Les employés ont été menacés de congédiement s'ils envoyaient leurs fils aux écoles catholiques. Le résultat a été en rapport avec la violence. Le pourcentage des inscriptions aux écoles confessionnelles de Munich a subi, après l'avènement du IIIe Reich, les modifications suivantes :

1933.....	89	pour 100
1934.....	86,39	pour 100
1935.....	64,45	pour 100
1936.....	34,89	pour 100
1937.....	3,89	pour 100
1938.....	0	pour 100

L'oeuvre de destruction est accomplie. Les 5 millions et demi de catholiques bavaïrois ont été dépouillés de tout leur patrimoine culturel, qui constituait moins un exemple qu'un monument de foi laborieuse.

La guerre contre l'enseignement libre

EILON le *Berliner Tageblatt*, il existait à la fin de l'année scolaire 1937-1938 321 écoles supérieures privées contre 353 l'an passé. Les 32 écoles supprimées comprennent 31 écoles de filles et 1 école de garçons.

Les écoles privées encore existantes comprennent 252 écoles de filles et 69 écoles de garçons. Ces écoles de garçons donnent l'instruction à 16.205 écoliers répartis en 687 classes, sous la direction de 1.131 maîtres. Les écoles de filles donnent l'instruction à 29.203 écolières réparties en 1.310 classes.

Il faut noter, de plus, que, parmi ces 321 écoles privées, on compte 204 écoles dirigées par les Ordres religieux catholiques, 60 écoles dépendants de fondations et sociétés diverses et 9 écoles dirigées par les diaconesses protestantes.

Dimanche, 27 novembre 1938

Le card. Tisserant à l'Institut de France

UN grand orientaliste, et la personne de S. Em. le cardinal Tisserant, vient d'entrer à l'Institut de France. Cet honneur rejaillira sur tout le clergé de France. Il s'étendra même à toute l'Eglise, qui apparaît une fois de plus, non seulement comme mère des saints, mais comme génératrice de savants. C'est un aspect singulièrement apologetique, que la haute et vaste culture de S. Em. Pie XI en particulier a tant de fois souligné *verbo et opere*. Les sciences, toutes les sciences, ont réalisé, sous son pontificat, d'extraordinaires progrès. Comment le Saint-Père ne se réjouirait-il pas de l'hommage éclatant rendu par l'Académie des inscriptions et belles-lettres à l'un des membres les plus considérés, par sa valeur autant que par sa vertu, du Sacré Collège ! Ainsi la participation ecclésiastique, déjà si considérable dans cette section de l'Institut de France, trouve-t-elle, grâce à la pourpre du cardinal Tisserant, un magnifique couronnement. On y compte déjà le R. P. Vincent Scheil, O. P., assyriologue ; M. l'abbé J.-B. Chabot, spécialiste des langues sémitiques ; M. l'abbé Breuil, paléontologue, et, parmi les correspondants français, le R. P. Sébastien Ronsevalle, S. J., archéologue à Beyrouth ; le R. P. Hugues Vincent, O. P., archéologue à Jérusalem ; M. l'abbé Diès, spécialiste des oeuvres platoniciennes aux Facultés catholiques d'Angers. Relevons également le R. P. Delehay, bollandiste, comme associé étranger, et Mgr Ladeuze, de Louvain ; M. l'abbé Hrozny, de Prague ; Mgr Wilpert, de Rome ; M. l'abbé Ryckmans, de Louvain, comme correspondants étrangers.

La brillante élection de S. Em. le cardinal Tisserant, en qualité de mem-

bre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres n'a pas surpris ceux qui voient à l'oeuvre, depuis tant d'années déjà, l'ancien "scripteur" et préfet de la Bibliothèque vaticane, devenu cardinal-secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, où sa science d'orientaliste consommé trouve un exceptionnel emploi.

Le catalogue de ses travaux occupe quatre grandes pages, où prennent une place de choix les éditions de nombreux textes inédits, entre autres le *Codex zuquiniensis rescriptus Veteris Testamenti*, les *Codices armeni et oethiopici* du Vatican, les *Specimina codicum orientaliurn*, ainsi que de nombreux articles de revues et de dictionnaires, comme cette importante contribution au dictionnaire de théologie catholique, sur l'Eglise nestorienne, ayant l'importance d'un volume.

On ne laisse pas d'ailleurs d'observer ici que cette consécration académique vient fort à propos au lendemain de la nomination du cardinal Tisserant à la tête de la Commission pontificale biblique, dont Son Eminence devint président après le décès du cardinal Bisleti. Le R. P. Frey en est le secrétaire. Sa Sainteté ne pouvait faire de choix plus approprié, quand on songe que Léon XIII fonda cette Commission, non seulement pour donner l'interprétation officielle des Livres Saints, mais aussi pour promouvoir les travaux connexes de philologie et de manuscrits primitifs. Or nul n'y était mieux préparé que le cardinal Tisserant, dont les études bibliques remplirent une si grande partie de son activité scientifique, et qui fut, à Jérusalem, l'illustre disciple du regretté P. Lagrange, lui-même correspondant français de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

L'église Sainte-Jeanne d'Arc érigée en basilique mineure

L'EGLISE nationale de Sainte-Jeanne-d'Arc, au Bois-Chenu, en Domremy, vient d'être érigée en basilique mineure par un bref apostolique.

La cérémonie de l'érection aura lieu au mois de mai ou juin de l'année prochaine. Déjà on prépare de grandes fêtes à cette occasion. On voudrait, dans cette circonstance solennelle, inaugurer en la nouvelle basilique un orgue pour

chanter les louanges de sainte Jeanne d'Arc et remercier le Seigneur d'avoir à la France donné cette incomparable enfant, "fille de France et fille de Dieu".

Durant les jours d'angoisse que le monde vient de traverser, de nombreux Français se sont tournés vers Jeanne d'Arc pour lui demander de conserver la paix à la France. Jeanne d'Arc, assurément, n'a pas manqué de joindre sa

Forces matérielles et forces morales

RENANT la parole au cours de la messe du Saint-Esprit qui marqua la rentrée de l'Institut catholique de Paris, sous la présidence des cardinaux Verdier et Baudrillart, Mgr Bressolles, le nouveau vice-recteur (il a remplacé dans ces importantes fonctions Mgr de La Sarre, vicaire général de Rouen), définit les deux notions de forces matérielles et de forces morales.

Les forces matérielles sont chez nous en défaveur, dit Mgr Bressolles. La politique pratiquée en Europe centrale a soulevé la juste réprobation universelle. Certes, le monde a toujours connu des abus de force, mais aujourd'hui, le mépris du droit est érigé en principe. La force ne prime plus le droit ; elle est le droit.

Retraçant et analysant alors à la lumière des enseignements de l'histoire l'origine et la mystique du mouvement national-socialiste, Mgr le vice-recteur montra que, si nous devons condamner les abus de la force, nous ne devons pas condamner pour autant en tous les cas l'usage de la force. Les derniers événements ont prouvé qu'un peuple pacifique et fort est plus capable de maintenir la paix qu'un peuple pacifique et faible. Notre pays surtout doit être fort, dit-il, car l'Europe et même l'Eglise ont besoin d'une France ardente et puissante.

Quant aux forces morales, on englobe trop souvent sous ce vocable n'importe quoi, le catholicisme, mais aussi le socialisme, l'humanitarisme. Il importe de rendre au mot moral la plénitude de son sens : alors on se rendra compte que la seule force morale est notre religion. La France a besoin des forces morales vraies, de celles qu'elle a puisées dans le christianisme dès sa naissance.

Aussi, conclut Mgr Bressolles, travaillez et priez ; pratiquez l'héroïsme chrétien, dont le grand moteur est l'amour et la charité. Pour la croix, la vraie croix, tout notre coeur, toute notre âme, toutes nos forces.

puissante prière à celle de tant de saints protecteurs de la France que les Français ont invoqués avec elle. Une occasion se présente à tous de remercier cette grande protectrice de la France.

HISTOIRE de FRANCE

PAUL LEHUGEUR

HENRI II. — METZ

Henri II (1547-1559), continuant la politique de François Ier, recommence en 1552 la lutte contre Charles-Quint avec l'aide des Turcs et des protestants d'Allemagne. Il s'empare des trois évêchés, Metz, Toul et Verdun (1552) ; Charles-Quint essaye de reprendre Metz, mais il se heurte à une résistance héroïque et se voit contraint à une retraite désastreuse (janvier 1553).



Henri II

Henri II était d'une belle prestance et d'une grande bravoure, comme son père François Ier ; il n'y avait pas à la cour de plus habile joueur de paume ni d'écuyer plus consommé, mais son esprit était aussi lourd que son corps était souple ; peu capable de se conduire lui-même, il fut dominé toute sa vie par ses conseillers, surtout par Montmorency, François de Guise et Saint-André. Inférieur à son père par intelligence, Henri II fut cependant plus heureux que lui dans ses guerres et dans sa politique.

En même temps les Turcs s'avancent en Hongrie, et les protestants se fortifient. Forcé de renoncer à ses rêves de monarchie universelle et au rétablissement du catholicisme en Allemagne, le vieil empereur signe avec Henri II la trêve de Vaucelles (1556), et se retire dans un couvent d'Espagne. Sa puissance est divisée entre son fils Philippe II et son frère Ferdinand.



Catherine de Médicis

Catherine de Médicis, qui devait jouer un si grand rôle pendant les règnes de ses fils Charles IX et Henri III, n'eut aucune influence du vivant de son mari, malgré son intelligence et sa beauté. Fille de Laurent de Médicis, elle n'avait été choisie par Henri II que pour sa richesse. La longue humiliation où elle vécut contribua à lui dessécher le coeur, et quand elle eut le pouvoir entre les mains, elle mit en pratique la politique de Machiavel, c'est-à-dire la politique qui se moque de tout principe et qui ne recule pas devant le crime.



Affiliés à la Société Canadienne d'Histoire Naturelle et reconnus d'utilité publique par le gouvernement de la province de Québec.

CHEFS DE SERVICE

pour la région de
QUÉBEC

ENTOMOLOGIE : — M. Georges Maheux, entomologiste provincial et le Rév. Fr Germain visiteur;
MINÉRALOGIE et GÉOLOGIE : — M. l'abbé W. Laverdière D. Sc. et le Dr Carl Faessler;
ZOOLOGIE : — M. le Dr Armand Brassard, Charlesbourg;
BOTANIQUE : — M. Omer Caron et M. l'abbé A. Robitaille;
PUBLICITÉ : — M. Pellerin LAGLOIRE.

No 317

Dimanche, 27 novembre 1938

La Terre = ORIGINE ET NOBLESSE

Conférence présentée sous les
auspices du Réveil Rural

UE voudrais vous présenter ce soir notre sol, "La terre", comme l'une des choses que le Créateur a préparé avec une attention toute particulière, avant de la remettre à nos soins.

Peut-être ajoutai-je une raison de l'apprécier davantage, de la cultiver avec encore plus d'amour, et contribuerai-je ainsi au réveil, chez nous, de l'âme rurale.

Repassons ensemble, si vous le voulez bien, les transformations par lesquelles Dieu fit passer la matière, avant de nous livrer, pour la cultiver, ce lopin de terre, ou ce jardin qui nous fournira notre pain.

Cette terre, Dieu la créa au premier jour de l'univers, lorsqu'il fit cette boule immense, d'où devaient sortir tous les mondes. Puis, pendant que tournait cette boule et qu'elle se morcelait, en jetant dans les espaces sans fin les clous d'or de la voie lactée, pendant qu'à son tour, notre soleil égrenait autour de lui la famille des planètes, la main créatrice réservait et dirigeait quelques portions de choix, pour en faire notre globe à nous.

Voici donc comment doit nous apparaître ce globe : un lambeau de soleil, de même lignée que tous les soleils et toutes les étoiles. Voilà pour son origine.

Mais ce n'était pas encore assez. La sollicitude du Créateur n'était pas encore épuisée et ce n'est qu'après une multitude de transformations, infiniment patientes et délicates, que le sol nous est livré.

Il fallut d'abord refroidir à point cette masse trop chaude. Et alors apparut la première croûte terrestre.

Puis il fallut pétrir cette première pâte. Des plissements ridèrent sa surface. Un peu comme la pâte, sous les mains de la ménagère, mais avec une ampleur infiniment plus considérable, certaines parties furent rejetées sur les autres, puis les sommets ainsi formés furent abaissés et de nouveau recouverts.

Les géologues nous apprennent en effet qu'à plusieurs reprises, des profondeurs de l'océan, surgirent de hautes montagnes, qui furent à leur tour, érodées, usées, puis replongées dans les abîmes, où elles furent de nouveau recouvertes par d'autres dépôts plus récents, pour être de nouveau exondées et de nouveau refoulées aux abîmes.

Ces mouvements affectèrent des étendues immenses, voire même des continents entiers, et l'on peut dire que l'ampleur de ces déplacements n'a d'égale que la majestueuse lenteur avec laquelle ils s'accomplirent. C'est par milliers de siècles qu'il nous faut supputer la durée de ces changements.

Durant ces périodes très longues, les agents atmosphériques purent opérer à loisir la transformation chimique des premiers éléments de la première écorce. De temps à autre aussi, des volcans faisaient éruption à travers la masse et apportaient des poussées de matières toutes fraîches et toutes neuves, qui contribuaient, pour leur part, à mettre bien au point cet immense pâte préparé à notre intention.

Après de nombreuses, très nombreuses années de ce travail laborieux, l'œuvre était enfin ébauchée. Les continents avaient pris leur forme actuelle, les mers étaient rentrées dans leur lit et les chaînes de montagnes se dressaient altières, révélant dans leurs flancs pierreux les matériaux bruts de notre sol cultivable.

Restait à achever l'œuvre, à broyer et à triturer ces matériaux, à les affiner, à les trier.

Ce dernier stade, à lui seul, occupa la modeste durée de quelque dix mille siècles. J'ai dit modeste, car cette période, pour longue qu'elle puisse paraître à nos yeux d'éphémères, n'aurait occupé — au dire des géologues — qu'une toute petite fraction, moins d'un pour cent, de la durée totale de notre globe.

A ce moment, sur toute l'étendue de notre Canada, le climat se refroidit notablement et les neiges s'installèrent chez nous en conquérantes. Ces neiges s'accumulèrent si bien qu'on estime à dix mille pieds l'épaisseur qu'elles purent atteindre.

Sous la pression, exercée sur cette masse considérable, les couches inférieures devinrent pâteuses et sur ce fond mouvant de névé semi-liquide ou granuleux, toute l'immense calotte se mit à dévaler vers le sud, à une allure très lente, mais avec une poussée irrésistible. Sous l'influence du froid les roches des montagnes, déjà toutes imbibées d'eau, furent fendillées et craquelées. Les quartiers de roc ainsi détachés, roulèrent au bas des pentes, avec les avalanches de neige et furent emprisonnés dans la masse du glacier. Les neiges s'enrichirent ainsi graduellement et se pétrirent de débris rocaillieux. Elles en vinrent même à présenter l'aspect rugueux d'un immense papier-sablé, promené sur les crêtes de nos montagnes, d'un mouvement très lent, mais impitoyable.

Les sommets furent usés, broyés, moulus. Toutes les aspérités, tous les angles furent ébattus et nos Laurentides, autrefois beaucoup plus altières, devinrent ce haut plateau, semé de bosses aux sommets arrondis, que nous connaissons aujourd'hui.

Parfois, le gigantesque abrasif mordit plus profondément dans le roc et creusa des rainures profondes, comme le bord du Saguenay ou les vasques de pierre qui devinrent nos lacs.

S'il faut en croire les géologues, les glaciers revinrent à six reprises différentes, passer sur nos régions. On conçoit que la quantité de débris ainsi arrachée dut être considérable.

Quand l'envahisseur retraita devant le soleil devenu plus chaud, ces débris s'échappèrent des flancs du glacier en fusion. Les morceaux les plus gros demeurèrent sur place, cà et là. Ce sont des blocs granitiques, ces cailloux de toute dimension, que nous retrouvons un peu partout, perchés sur les montagnes ou jonchant la plaine.

Les parcelles de moindre dimension s'accumulèrent sous forme de bosses ou de monticules de gravier qui renfermaient tous les éléments d'où devaient sortir notre terre cultivable.

Tel qu'il est aujourd'hui, notre sol nous apparaît donc, non seulement comme un lambeau de soleil, mais aussi comme de la "mouture de montagne".

Restait à trier ces matériaux, à les choisir, à les assortir convenablement. Ce fut l'œuvre de l'eau.

Sous le poids de la glace, en effet, le continent s'était enfoncé, comme un navire trop chargé. Quand le glacier eut retraité et avant que l'élasticité assez lente de l'écorce terrestre ait pu remettre toutes choses en place, la mer envahit les parties basses.

Et ses vagues, tantôt clapotantes, tantôt furieuses, jour et nuit, incessamment, pendant des années et des années, battirent ces terrains en vrac. Pa-

Au cercle de Charlesbourg ((C.J.N.))

LES activités intéressantes ont déjà été enregistrées depuis septembre au cercle des jeunes naturalistes. Tout d'abord, voici l'organisation du conseil du cercle pour l'année 1938-39 :
Patron : M. Georges Maheux, I. F., entomologiste prov.; président : Alphonse Beauchemin; vice-prés.: Maurice Renaud; secrétaire : Célestin Darveau; conseillers : Jean-Louis Jobin, Pierre-Paul Genest.

Des excursions, quoique peu nombreuses, ont été tout de même organisées, ce qui a permis à certains membres de réparer quelques négligences des vacances, en augmentant leur collection botanique.

L'étude des nouveaux tracts fait l'objet principal de nos réunions.

M. D. Fleury, ornithologiste amateur, nous fait bénéficier de ses observations personnelles sur quelques-uns de nos oiseaux de la région. Nous l'en remercions sincèrement.

VISITE DU C. F. ADRIEN,
dir.-gén. des C.J.N.

L'événement le plus important à dater dans les annales du C.J.N. pour l'année est sans doute l'intéressante conférence du C. F. Adrien, C.S.C., qui a eu lieu le 26 octobre dernier, à la salle paroissiale. Un auditoire composé surtout de jeunes (350 environ) assistait à cette conférence des plus instructives. Mentionnons la présence de M. le curé, de M. l'abbé Pageau, aumônier au séminaire du Bon Pasteur, et de M. l'abbé Latulippe.

En pédagogie très averti, le C. F. Adrien sut comme toujours captiver son jeune auditoire. Il nous a causé de la germination et des éléments qui lui sont nécessaires; le tout était accompagné de projections animées ad hoc.

L'embellissement et la protection de nos ressources naturelles ont fait aussi l'objet de sa causerie agrémentée de projections parlantes et sonores. Bref ! le temps nous a paru si court que nous aurions voulu l'entendre encore longtemps.

Présenté par le directeur du cercle, il fut remercié par M. le curé. Les jeunes naturalistes de Charlesbourg remercient de nouveau le directeur-général des C.J.N. et l'invitent à revenir bientôt.

En collaboration,

C. DARVEAU, sec.

tiement, elle affouillèrent les bosses graveleuses, brassant, lavant et assurant les matériaux.

Une à une, les fines parcelles d'argile furent triées et entraînées vers le calme des grands fonds où elles se déposèrent. Les graviers, plus lourds, formèrent la bordure des hautes eaux et les sables bien nets, s'entassèrent en contre-bas des grèves, au niveau de la vague. Le calcaire fut en partie dissous et sa réserve de chaux si précieuse pour les plaines, fut disséminée dans la masse.

Pendant ce temps, le continent se relevait graduellement, et les eaux se retiraient un peu, pour balayer une nouvelle plage, au long des rives.

Et, en cette année 1938, les eaux de l'ancienne Mer Champlain, qui autrefois, remplissaient à plein bord la vallée du Saint-Laurent et la cuvette du lac Saint-Jean, se sont, en grande partie retirées. Le fleuve et les rivières qui l'alimentent, ne sont que les derniers filets d'eau qui courent dans le lit désormais desséché.

Graduellement, la végétation apparut sur les rivages mis à sec et à mesure que mouraient ces générations, la terre s'emparait avidement de leurs dépouilles, pour former la couche d'humus, fine fleur du sol cultivable. Enfin, tout étant prêt, l'homme put venir prendre possession de ses domaines, à la préparation desquels, de par la volonté créatrice, toutes les forces de la nature avaient patiemment contribué.

Il me reste, mesdames et messieurs, à souligner ce fait, que, comme toutes les choses excellentes et précieuses, la terre cultivable est rare. Même dans les endroits privilégiés, le manteau meuble est excessivement mince : souvent quelques pouces à peine, parfois quelques pieds, mais rarement plus de cent. Cette épaisseur est pratiquement négligeable, en comparaison des milliers de pieds de roc sous-jacent.

Aussi, comprend-on avec quelle avidité les hommes se ruent vers les terres cultivables, si tôt qu'on en découvre une parcelle.

C'est l'histoire du royaume du Saguenay, qu'au siècle dernier, des hommes courageux allèrent conquérir au-delà de la barrière de montagnes qui l'avait caché jusque là.

Plus récemment, c'est la prise des possessions, par l'homme, des lambeaux de terre fertile de l'Abitibi et du Témiscamingue.

Et le succès de notre mouvement de

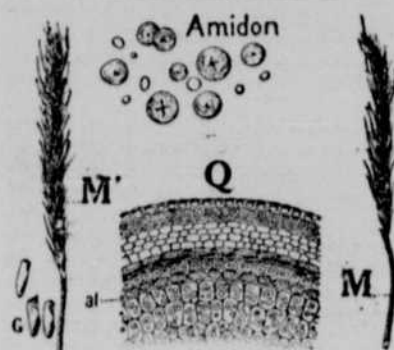
Les Céréales

Caractères égréneux. — Maladies. — Leurs principaux ennemis.

3e leçon

LES PETITES CÉRÉALES

26. CULTURE du SEIGLE



26. — CULTURE ET ORGANISATION DU SEIGLE

Le Seigle se sème en septembre, autant que possible, dans une terre bien ameublie; c'est la céréale par excellence des terrains sablonneux. Bien qu'il n'exige pas de grands soins d'entretien, on doit cependant rouler le Seigle lorsqu'il a poussé sa feuille; on favorise ainsi le tallage, ce qui accroît le rendement.

Dans les conditions ordinaires, la quantité de semence, à l'hectare est, en moyenne de 200 à 250 litres; le rendement dans les terres pauvres, n'est guère supérieur à 8 ou 10 hectolitres à l'hectare, alors qu'il peut atteindre 30 à 35, dans les sols riches.

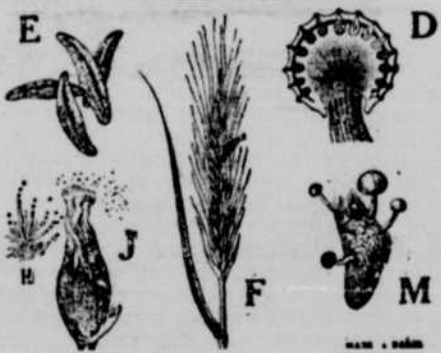
La paille du Seigle est la plus belle de toutes les pailles, aussi est-elle employée à de nombreux usages.

En M et M' SEIGLE DE CHAMPAGNE; épi vu de face (M'), et de profil (M).
En Q, structure anatomique du grain de Seigle; elle ne se distingue de celle du Froment que par la forme des cellules de l'ASSISE A ALEURONE (al) qui sont rectangulaires et non carrées.

En dessus, grains d'Amidon, sphériques, caractérisés par leur hile triangulaire et souvent craquelé.

En G, grains de Seigle grossis au double.

27. MALADIE du SEIGLE. (SEIGLE ERGOTÉ)



27. — MALADIES DU SEIGLE
L'ERGOT

Toutes les affections qui attaquent le Froment peuvent se rencontrer sur le Seigle, mais la maladie la plus grave, et, probablement aussi la plus répandue, est celle produite par un petit champignon végétal, au début, sur l'ovaire, lequel néanmoins continue de grandir. Ce champignon (CLAVICES PURPUREA), développe son mycelium à l'intérieur du grain et transforme celui-ci en un sclérote noirâtre (E), légèrement courbé et qui dépasse, en général, assez notablement les glumelles (F). On a comparé ce sclérote à un ERGOT DE COQ, d'où le nom.

Au début, des conidies (H), se développent sur le grain parasité (J) et propagent la maladie pendant la belle saison.

Tombant sur le sol à la récolte, l'ergot se ramollit et produit des sortes de petits charbons (M), à la surface desquels naîtront d'autres spores (D), destinés à propager la maladie après l'hiver.

Intérieurement, le grain de Seigle, parasité par le CLAVICES, est entièrement détruit; toute la matière amylacée est remplacée par une substance jaunâtre, contenant un poison très actif: l'ERGOTINE.

Lorsqu'elle contient de l'ERGOTINE, même en faible quantité, la farine de Seigle, si elle est employée à faire du pain, peut produire des accidents graves.

On ne connaît pas de remède à cette maladie.

Production de la maison G. MAZO,
33 Boulevard St-Martin, Paris.
Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections.

colonisation est lié à la possibilité de trouver encore des points de sol meuble et fertilisé bien à point par tous les agents dont je viens, à grands traits, de rappeler l'action.

"La terre" est donc une chose précieuse, d'origine très noble, que nous n'avons pas le droit de mépriser ou de mésestimer.

Il faut la traiter avec tout les respects qu'elle mérite, et la cultiver pieusement, avec amour, afin de lui faire rendre, comme le sol favorable dont parle l'évangile, cent pour un.

Léo-G. MORIN, C.S.C.

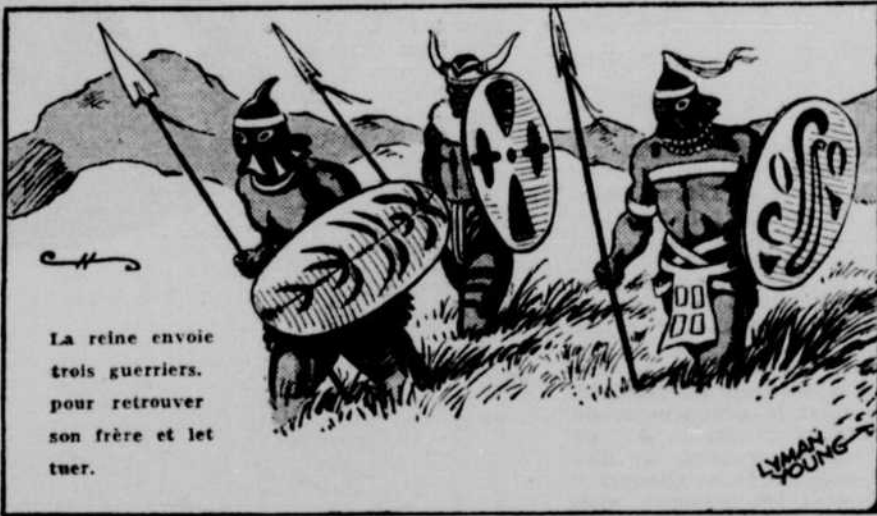
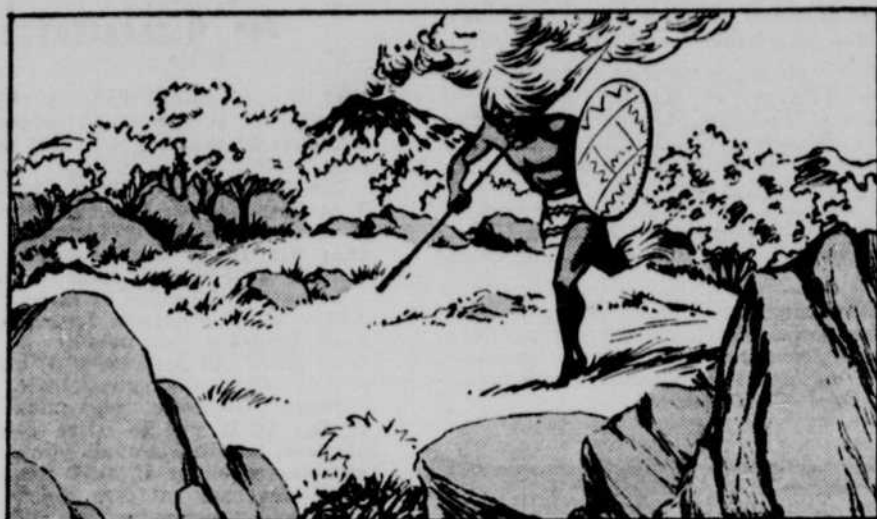
Montréal, 30 mai, 1938.

Dimanche, 27 novembre 1938

Jeannot l'invincible

par
LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office



Un bouquet de myosotis

Cueillez des myosotis au printemps et laissez-les tremper dans un récipient assez large et bas, une assiette à soupe par exemple. L'eau de cette assiette sera renouvelée au fur et à mesure de son évaporation. Les tiges formeront des racines et le bouquet peut durer des mois... De nouveaux boutons remplaçant les fleurs fanées... Vous voyez que c'est très simple et vous savez qu'il est toujours agréable d'avoir des fleurs fraîches en apparte-

CHIMIE AMUSANTE

ment lorsqu'on ne dispose pas d'un jardin.

Un phénomène bien connu mais que tout le monde n'explique pas.

Tous les scouts, exposés parfois à

la pluie, ont pu constater que les toiles fines restaient souvent bien imperméables à l'eau sans préparation spéciale.

Mais, si on les touchait en un point quelconque, alors l'eau les traversait aussitôt en ce point. Savez-vous pourquoi?

En voici la raison :

L'eau est retenue sur les toiles fines par la tension superficielle; soit du fait que de fines bulles d'air forment bouchons dans les petits trous; soit que la surface inférieure de la couche aqueuse forme une membrane d'autant plus résistante que les trous sont plus petits.

Mais on conçoit que si, en touchant la toile, on a éraillé cette membrane, qui crève, l'eau peut alors céder à la pesanteur et s'écouler à travers la toile.

Le Dr Jean Blanchet

Le premier doyen de la Faculté de Médecine de l'université Laval

Le docteur Jean-Baptiste Blanchet naquit le 17 mai 1795, dans la paroisse de Saint-Pierre de la Rivière-du-Sud. Ses parents, Joseph Blanchet et Marie-Pélagie Cloutier, étaient des cultivateurs aisés et ayant conservé ces mœurs patriarcales qui distinguent les habitants canadiens. Il nous semble assister à la cérémonie du baptême qui fut faite par le vénérable curé, M. Paquet, entendre du haut du Côtéau le son argentin de la cloche de la jolie église, et prendre part aux réjouissances qui saluèrent l'arrivée d'un nouveau membre de la brave famille.

Les années d'enfance et de première jeunesse de Jean Blanchet s'écoulèrent au sein de sa famille, jusqu'à l'époque où dut commencer son éducation dont se chargea le docteur François Blanchet, son oncle, qui a laissé son nom dans l'histoire de nos luttes politiques comme dans celle de l'art médical canadien. Mis de bonne heure au séminaire de Québec, Jean Blanchet en sortit à l'âge de dix-sept ans pour commencer, sous les soins de son oncle, les études de la profession médicale à laquelle il se destinait.

En 1818, à l'âge de vingt-deux ans, il partit pour l'Europe afin d'y compléter ses études brillamment commencées.

Le jeune élève, en compagnie de ses camarades, les docteurs Parent et Mercier, étudia à Londres durant une partie de l'année 1818, puis se rendit à Paris où il suivit à l'Hôtel-Dieu les cours de Dupuytren, et, à l'hôpital du Gros-Caillou, la clinique chirurgicale de Larrey. Revenu à Londres, il continua à suivre les leçons de sir Astly Cooper, de sir William Blizard, de Curry et de Blundell. En 1820, il subit un examen dont le résultat fut l'obtention du diplôme du collège royal des chirurgiens de Londres.

Revenu dans son pays, le docteur Blanchet s'établit à Québec, où, en société avec son oncle, il pratiqua sa profession en même temps qu'il se livrait à l'enseignement de l'anatomie à l'hôpital des émigrés, qui se trouvait situé près de l'endroit où s'élève maintenant l'église du faubourg Saint-Jean. Au décès de son oncle, en 1830, Jean Blanchet fixa sa demeure dans l'ancienne maison de son protecteur, au coin des rues du Palais et des Pauvres, maison qu'il a toujours habitée et où il est mort.

L'affreuse épidémie de 1832, le choléra, qui ravagea Québec, fit ressortir dans tout son éclat le dévouement de Jean Blanchet dans l'exercice de sa profession. Il serait impossible de dire à combien de fatigues et de dangers il fut exposé pendant les plusieurs mois que dura le fléau : nuie et jour il était sur pied, et, tombant de lassitude, il se relevait pour courir à qui demandait son secours, sans voir dans ceux qui l'appelaient, pauvres ou riches, autre chose que des frères et des concitoyens.

En 1834, il fut appelé par le comté de Québec à la représentation parlementaire, et siégea comme député de ce comté dans l'Assemblée législative du Bas-Canada jusqu'en 1837, époque de l'insurrection. En politique, Jean Blanchet se montra fidèle aux traditions de famille à lui léguées par son oncle, François Blanchet, qui, en 1812, avait été emprisonné, conjointement avec les Taschereau, les Bédard et les LeFrançois, pour avoir défendu les droits du pays contre l'oligarchie coloniale du temps.

De 1838 à 1847, Jean Blanchet se consacra exclusivement à la pratique de sa profession, et vécut complètement retiré, ne jouissant du commerce de la société qu'avec quelques amis, et vouant son temps à l'étude et à l'exercice de ses pénibles devoirs tenant le sceptre de la chirurgie à Québec, médecin hors ligne, accoucheur célèbre, il avait la clientèle la plus vaste qu'il soit possible à un praticien de servir, et tout le monde, et ses confrères plus que tous les autres, s'étonnaient qu'il pût y suffire.

Le plus beau titre de gloire de Jean Blanchet, il le reçut de la voix commune de ses concitoyens et le voici : LE MEDECIN DES PAUVRES. Il était le médecin de bien des riches par droit de conquête du talent; mais il était le médecin des pauvres par droit d'affection. Citons un trait qui nous a été raconté, alors que nous étions étudiant en mé-



A famille Blanchet, écrit le Père Le Jeune, O.M.I., dans son "Dictionnaire général du Canada", était originaire d'Avignon, dans le Vaucluse : de provenance noble, elle s'illustra jusqu'en 1500 sous les armes et dans la magistrature, au service de l'Eglise et de l'Etat. Elle émigra dans la suite à Saint-Omer-de-Rosières, en Picardie; vers 1600, elle est mentionnée dans les actes sous l'appellation de Blanchet de Sormont de Martellet.

Le chef de la famille Blanchet, en Nouvelle-France, fut Pierre Blanchet, fils de Noël Blanchet et de Madeleine Valet, de Saint-Omer. Pierre Blanchet épousa à Québec, le 17 février 1670, Marie Fournier, qui fut la mère de quinze enfants.

Parmi les descendants de Pierre Blanchet, plusieurs se sont illustrés, non seulement au service de l'Etat, mais encore de l'Eglise et de leurs concitoyens. Mentionnons ici le Dr François-Xavier Blanchet (1776-1830), député, l'un des fondateurs du "Canadien", Mgr François-Norbert Blanchet (1795-1833), archevêque d'Oregon City, Mgr Augustin-Magloire Blanchet, (1797-1837), frère du précédent, évêque de Walla-Walla, le Dr Jean-Baptiste Blanchet, (1795-1857), député premier doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval, le Dr Joseph-Goderic Blanchet (1797-1837), député, président de l'Assemblée législative et de la Chambre des Communes, Mgr François-Xavier Blanchet, P. A., (1835-1906), qui exerça son ministère dans l'Orégon.

Aujourd'hui, nous voulons parler à nos lecteurs d'un des membres de cette famille, le Dr Jean-Baptiste Blanchet, une des gloires de la profession médicale au Canada dont le plus beau titre de gloire fut le suivant : "Médecin des pauvres". Nous empruntons la biographie du Dr Blanchet au "Journal de l'Instruction publique" (1857). Cet article est dû à la plume du Dr J.-C. Taché.



J. Blanchet

decine et qu'élevé de feu Denis Blanchet, fils de François Blanchet et cousin de Jean, nous étions admis à la faveur d'assister aux opérations chirurgicales que pratiquaient ce dernier.

C'était en 1834, à l'époque du second choléra : un carrosse, attelé de deux chevaux, échauffés par une course rapide, s'arrêtait à la porte d'une pauvre maison, à l'extrémité d'un de nos faubourgs, et l'un de nos plus riches citoyens en descendant pour frapper à l'humble logis, en donnant des signes d'une agitation et d'une inquiétude mortelles.

Qu'y avait-il donc dans cette pauvre demeure qui pût attirer vers elle ce riche équipage ? Il y avait une malheureuse femme en proie aux douleurs d'un enfantement laborieux en même temps d'une atteinte du choléra; il y avait encore, au lit de cette pauvre femme, Jean Blanchet, son médecin, que M. X. venait en grande hâte chercher pour l'emmener auprès de son père tombé malade.

Aux coups qu'on venait d'entendre frapper à la porte, la malheureuse femme dirigea vers Jean Blanchet des regards suppliants. On vient vous chercher, Docteur, ah ! par pitié ne m'abandonnez pas... Non, mon amie, ré-

rond le "médecin des pauvres", pour aucune raison je ne vous abandonnerai.

— Mon cher Docteur, dit à notre héros, M. X., dans le court entretien qui eut lieu à travers la porte entrebâillée, hâtez-vous de monter dans ma voiture, mon père est bien malade.

— Impossible, mon cher monsieur, dit Jean Blanchet, j'ai tel une pauvre malade qui requiert tous mes soins.

— Mais je vais envoyer mon domestique en toute hâte chercher un autre médecin pour votre malade, et, alors, n'est-ce pas, vous viendrez voir mon père ? Vous savez qu'il a confiance en vous, vous êtes notre médecin.

— Je suis aussi le médecin de cette pauvre femme; impossible de la laisser; après, je suis à vos ordres.

Le brave citoyen s'inclina devant cette fermeté du devoir; et Dieu, récompensant son respect pour cette vertu publique et son amour pour son père, sauva celui-ci dont Jean Blanchet est demeuré le médecin.

Jean Blanchet avait été médecin visiteur de l'hôpital des émigrés, comme nous l'avons dit, et de plus membre des différents bureaux à la pratique pour l'examen des élèves et l'admission des récipiendaires à la pratique des différentes branches de l'art de guérir; en

Un des hommes les plus distingués qu'ait produit le Canada

1847, il fut nommé médecin visiteur de l'hôpital de la marine et professeur de clinique chirurgicale à l'école de médecine.

Les immenses travaux, imposés à Jean Blanchet par le service médical de sa vaste clientèle, le forcèrent à résigner, en 1848, sa charge de médecin visiteur de l'hôpital de la marine.

Lorsque fut fondée la Faculté de Médecine de l'Université Laval, en 1853, Jean Blanchet fut nommé doyen de cette faculté et professeur d'"institutes", de médecine et de physiologie.

Jusqu'à l'époque où nous sommes rendus de la vie de notre digne compatriote, sa santé n'avait jamais subi la moindre atteinte; il avait traversé les épidémies sans en être touché; mais, vers le commencement de 1854, il fut frappé d'une attaque de fièvres typhoïdes dont il ressentit pendant six mois les effets.

En 1854, il fut élu député à la Chambre d'Assemblée par la cité de Québec et, malgré l'état précaire d'une santé ruinée par les fatigues, il assista aux séances de la session législative de la même année. Ce fut encore en 1854 qu'il prononça le discours d'inauguration de la Faculté de Médecine, à la grande fête universitaire du mois de septembre. Au printemps de 1855, il commença à ressentir les atteintes de la terrible maladie de la pierre, qui le forcèrent d'interrompre presque entièrement l'exercice des fonctions multiples dont il était investi.

Ce fut en mai 1856 qu'il se soumit avec un courage incroyable à l'opération cruelle de lithotomie, que lui-même il avait pratiquée quinze fois avec un succès presque constant. Le docteur Landry, choisi par lui, comme opérateur, accomplit la dangereuse opération avec un succès complet, qui fut suivi d'une guérison assez prompte. Mais la santé ne pouvait reprendre le dessus sur cette constitution ruinée par les veilles et les travaux d'une longue vie consacrée à de pénibles fonctions, et le "médecin des pauvres" dut payer le commun tribut de la nature, le 22 avril 1857, à l'âge de soixante-deux ans. C'est Mgr de Tloa, confesseur du défunt, qui l'assista dans les derniers moments de sa vie, et qui, fondant son espérance sur tant d'œuvres de bienfaisance de l'illustre mourant, a dû lui dire avec confiance ces sublimes paroles de l'Eglise : "Allez, âme chrétienne".

Comme médecin, Jean Blanchet se place parmi les hommes les plus distingués qu'ait produit le Canada. Son immense pratique en obstétrique lui a fourni un champ d'observations qui s'étendait au chiffre considérable de 12,000 cas. C'est surtout comme chirurgien qu'il était connu; son aphorisme de prédilection était : "sat cito, si sat bene" — c'est assez tôt fait, quand c'est bien fait". Aussi, avec quelle précision et quelle sûreté il procédait, et combien il était habile dans les soins à donner, soit avant soit après les opérations ! Jean Blanchet a exécuté les opérations les plus difficiles de la chirurgie et avec un succès étonnant; il a pratiqué plus de cinquante fois les mêmes opérations de la hernie, et nous avons nous-même assisté à une ablation du maxillaire supérieur faite avec parfaite réussite sur une dame, dans un cas d'ostéosarcome. Nous avons dit qu'il a pratiqué quinze fois la lithotomie. Nos lecteurs viennent de voir que lui-même fut obligé de se soumettre à cette opération; au moment où le Dr Landry allait commencer son incision, Jean Blanchet, attirant son attention, répéta avec un calme remarquable celle maxime qui l'avait guidé dans toute sa vie chirurgicale : "Mon cher docteur, dit-il à son jeune chirurgien, la sûreté avant le célérité".

Jean Blanchet est mort garçon; sa famille, c'étaient les enfants de ses frères qu'il a comblés de bienfaits, ses pauvres et ses élèves, dont deux sont ses neveux, et l'un, M. Hilarion Blanchet, est son successeur dans la pratique.

Le Dr Blanchet fut inhumé au cimetière Saint-Charles. Son service fut chanté par le curé de Québec, Mgr l'Archevêque y assistait ainsi que les professeurs et les élèves du séminaire de Québec et de l'Université Laval et plusieurs centaines de personnes.

Dr J.-C. TACHÉ.